

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 617

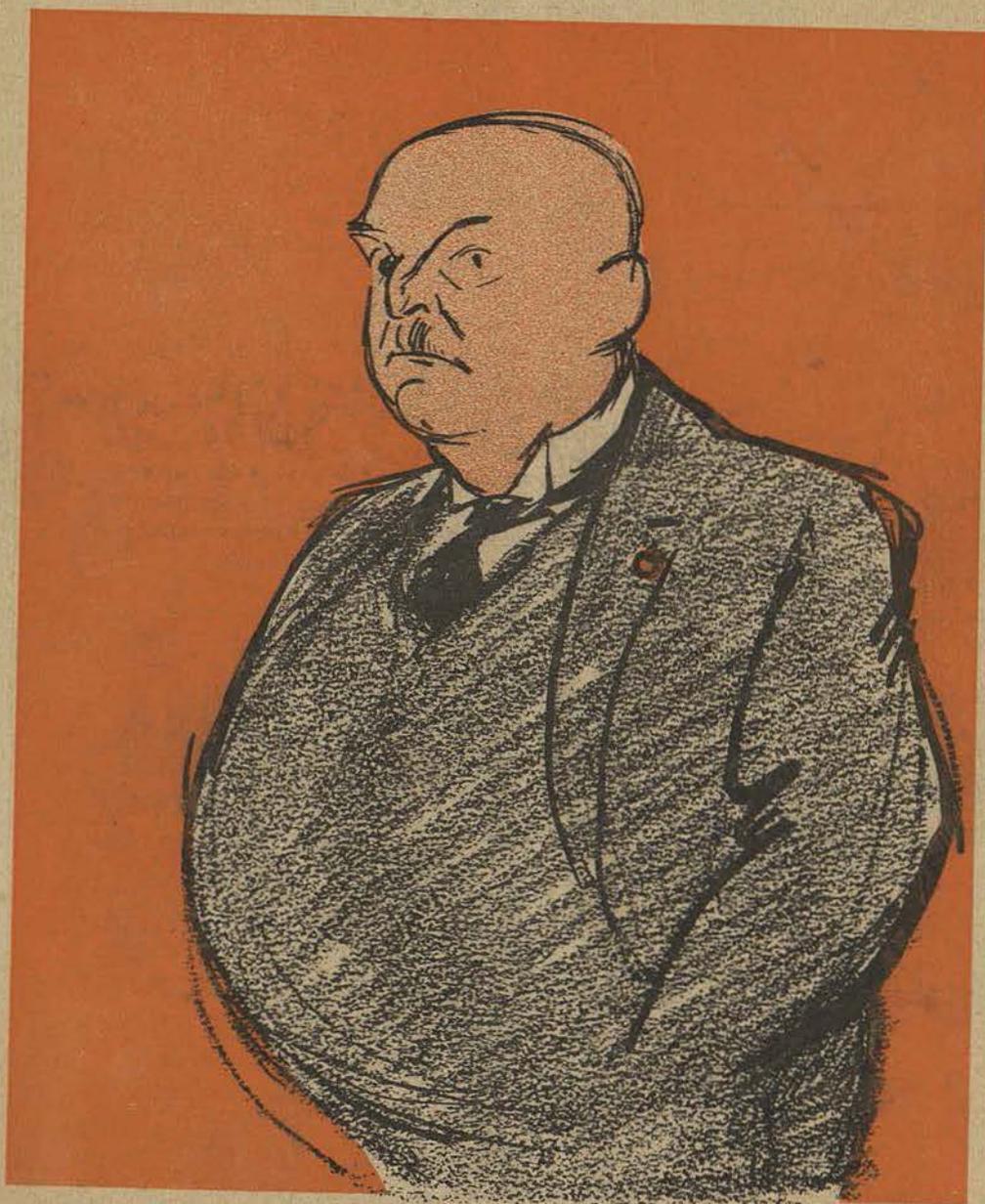
Le numéro : 1 franc

VENDREDI 28 MAI 1926.

# Pourquoi Pas?

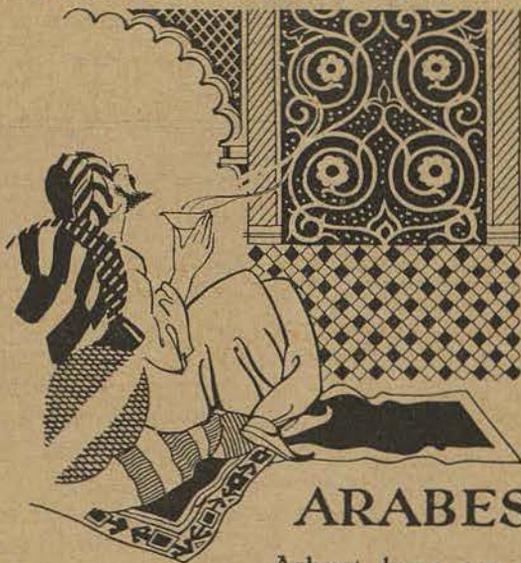
GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



FRANCQUI

DOUCE COMME UN MATIN D'ORIENT



## ARABESQUES

Achmet hume son moka. Sous ses yeux mi-clos dansent les arabesques. Il oublie que la vie est parfois maussade, et que les impôts sont lourds...

Allumez une cigarette Mourad. Un peu d'abandon. Dans les arabesques de sa fumée odorante se dissiperont les petites misères de votre existence.

Mourad est douce.

CIGARETTES  
**Mourad**

*Vander Elst*

FOURNISSEUR DE LA RÉGIE FRANÇAISE

# Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET  
ADMINISTRATEUR : Albert Colin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS			Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N° 187,83 et 293,03
	Un An	6 Mois	3 Mois	
Belgique	42.50	21.50	11.00	
Congo et Etranger	51.00	26.00	13.50	

## FRANCQUI

Nous vivons sous le régime de la cote mal taillée où pour parler la langue belge inventée naguère par Edmond Picard du « middelmatisme ». Pendant que le ministère Poullet-Vandervelde agonisait — l'agonie fut longue — chacun inventait une solution au problème politique qui paraissait inextricable. Quelques-uns — ceux-là ne parlaient guère mais ils agissaient beaucoup — voulaient recommencer l'expérience dite démocratique avec des hommes nouveaux; d'autres, les plus nombreux parmi les politiciens, parlaient de revenir au système tripartite et ceux d'entre eux qui aimaient les grands mots et les idées sonores appelaient leur combinaison un ministère d'union sacrée; dans le public, enfin, dans le public bourgeois du moins, on désirait un ministère extra-parlementaire, un ministère de techniciens: dans le fol espoir de contenter tout le monde et leur père... le hasard, nos maîtres parlementaires nous ont servi un ministère qui est tout cela à la fois: un ministère tripartite, puisqu'il contient quelques catholiques, beaucoup de socialistes et un libéral chargé de maintenir le drapeau bleu et d'endosser quelque part de responsabilité, un ministère strictement parlementaire puisqu'il est présidé par un de nos grands parlementaires et qui comprend pourtant un technicien, chef d'œuvre de la combinaison. Seulement, voilà, le technicien est d'un tel poids, d'une telle envergure que les uns craignent — et que les autres espèrent — qu'il ne soit le véritable maître du bal; le technicien, c'est Francqui.

???

Francqui! Cet homme a sa légende. Pendant la dernière crise ministérielle, il eut véritablement tout le pays pendu à ses basques. La carrure de Francqui, la mâchoire de Francqui, l'imagination de Francqui, l'énergie de Francqui, la fortune de

Francqui, on ne parlait que de cela. Comme simple conseiller financier du gouvernement, cela faisait une personnalité un peu encombrante. On ne voit pas Francqui donnant des conseils théoriques qu'on pourrait suivre ou ne pas suivre.

Au fait, tout le monde sait bien qu'il s'agit de tout autre chose. Voici, n'est-ce pas, quel est en somme ce que l'on pourrait appeler le plan idéologique du nouveau gouvernement: Francqui en est la tête, la tête financière; Jaspar est son porte-parole, sa voix parlementaire; Vandervelde est préposé d'une part à la surveillance de ce gouvernement de capitalistes au nom des droits sacrés de la classe ouvrière et, d'autre part, au soin plus délicat de rassurer et de museler la dite classe ouvrière; Hymans, c'est l'otage libéral et l'enseigne du tripartisme union sacrée. Mais cela c'est la conception de Francqui et des amis de Francqui; celle de Jaspar est un peu différente. Pour lui, le gouvernement est un gouvernement bicéphale: Francqui en est la tête financière et lui, Jaspar, la tête politique. Enfin, il est probable que si Vandervelde a l'air de se résigner provisoirement à ce triomphe momentané du croc à finance, il se dit in petto qu'il pourrait être très bien l'arbitre de la situation.

La vérité, c'est que ce ministère est pour le moins tricéphale. Francqui, Jaspar, Vandervelde, voilà trois hommes qui ne passent pas pour avoir un caractère maniable. Il s'agit de savoir qui des trois l'emportera. Oserions-nous parier pour Francqui? En tout cas, l'expérience qu'il tente en ce moment est bigrement intéressante.

???

Un grand écrivain français qui fut aussi un grand parlementaire d'ailleurs anti-parlementaire nous disait un jour: « Quand on a un certain âge et qu'on

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX  
Colliers, Perles, Brillants  
PRIX AVANTAGEUX

## Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

# LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX DONNE L'ENTRAIN ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison **VAN ROMPAYE FILS** SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

## SPA

Etablissement Thermal  
Concessionnaire : SPA-MONOPOLE

### LES BAINS DE TOURBE FERRUGINEUX

Qu'est-ce que le Bain de Tourbe Ferrugineux ?

C'est un bain préparé au moyen de tourbe accumulée dans les terrains des Hautes-Fagnes et d'eau ferrugineuse. Il agit par sa température, sa densité et par son effet légèrement excitant sur la peau. Ce bain se prend dans des baignoires en bois. La tourbe ne sert qu'une fois, elle ne laisse aucune trace. Un bain carbo-gazeux suit le bain de tourbe.

Pourquoi l'emploie-t-on ?

Pour combattre :

1) les troubles rhumatismaux, arthrites, névralgies (soit par des bains généraux, soit par des bains locaux) ;

2) Les maladies des organes du bassin et de l'abdomen, les névralgies de ces régions, les reliquats d'inflammation consécutifs à l'appendicite, à la métrite, etc.

DEMANDEZ à

**SPA-MONOPOLE**, rue David, 3  
les brochures de vulgarisation

En les temps de vie chère



— Vous buvez du champagne ?  
— Ehl oui mon cher.. Je me paye du luxe en bourgeois... JEAN BERNARD-MASSARD.

**JEAN BERNARD-MASSARD**  
Grand Vin de Moselle champagnisé  
GREVENMACHER-SUR-MOSELLE  
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

**Dancing SAINT-SAUVEUR**  
le plus beau du monde

## TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg  
BRUXELLES  
Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

### LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

### LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

est intelligent, on ne risque quelque chose que quand il n'y a pas moyen de faire autrement ». Parole amère et forte qui explique bien des choses. Porté par l'opinion, presque sollicité par le Roi, Francqui pourrait-il faire autrement que d'accepter ce ministère ? C'est à voir. En tout cas, en l'acceptant, il risquait quelque chose, il risquait gros. Riche, puissant, jouissant de l'immense considération qui s'attache à quelqu'un dont on attend beaucoup et qui n'a encore rien donné, il joue la partie la plus difficile. Quand nous aurons à le juger... après, n'oublions pas qu'il aura été l'homme dont on a attendu le miracle. Sans nous avancer trop, dirons-nous qu'il est homme à l'accomplir ?

Dans tous les cas, c'est une des personnalités les plus intéressantes non seulement de la Belgique mais de l'Europe d'aujourd'hui.

Pour beaucoup de gens, il a longtemps passé et il passe encore pour une brute, pour la « brute financière ». Son physique : largeur d'épaule, corpulence, masque « carré » à la forte mâchoire, le petit œil noir et brillant, l'œil qui plombe les imbéciles, comme disait Balzac, contribue à lui créer cette réputation comme aussi ce qu'on croit savoir de sa vie passée.

Au fait, cette réputation-là surtout en ce temps-ci en vaut une autre. Les braves gens pleins de nobles sentiments et de bonne parole que nous avons vus au pouvoir nous ont mis dans de si beaux draps que le Monsieur énergique qui appelle un chat un chat et un idéaliste une poire en est devenu sympathique. Au reste, chez un Francqui, la brutalité de l'homme d'affaires se tempère d'une sorte de large bonhomie belge qui adoucit ce que l'aspect de ce tank pourrait avoir d'inquiétant.

Bon vivant, cordial, familier, prodigue de la main loyale et de la tape sur l'épaule, assez volontiers cynique et toujours pittoresque en ses propos, fidèle à ses amis, souvent serviable et bienveillant pour ceux qui ne s'avisent pas de se mettre en travers de sa route, il fit partie de cette première équipe de coloniaux qui, sous l'impulsion du feu Roi, découvrit et créa le Congo. Lui aussi, c'est un léopoldien. Peut-être le plus léopoldien de tous.

En Belgique — tout au moins dans la Belgique d'hier — l'armée avait ceci de commun avec le journalisme qu'on pouvait parfaitement lui appliquer le dicton fameux : c'est une carrière qui mène à tout, à condition d'en sortir. Ce financier est un ancien officier. Cela tendrait à démontrer que notre nation n'est pas de tempérament très militaire, car les philosophes qui se sont occupés de la psychologie collective sont généralement d'accord pour dire que le tempérament militaire et guerrier est à l'opposé du tempérament financier. Le fait est que ceux qui ont connu le jeune sous-lieutenant Francqui vers 1882 ou 1883, alors qu'il était au 2<sup>me</sup> de ligne, se disaient assurément que ce solide gaillard était plus fait pour donner et recevoir de grands coups de sabre, que

pour aligner des chiffres, discuter des contrats et dresser des bilans. S'il n'eût eu l'heureuse idée de prendre un engagement pour le Congo, il n'eût probablement obéi à aucune de ces deux vocations ; il eût continué jusqu'au bout à mener la plus absurde des vies de garnison. En ce temps-là pour un officier belge ayant le goût des aventures et le désir d'arriver à quelque chose, il n'y avait guère que le Congo. C'était l'époque héroïque ; l'existence en Afrique y était dure, on y laissait souvent sa santé, quelquefois ses os, mais on y vivait de la grande vie de la brousse, on y apprenait à devenir chef. Un sous-lieutenant de vingt et un ans y exerçait droit de vie et de mort sur d'énormes populations indigènes ; nous ne dirons pas qu'il en abusait, mais il en usait quelquefois : cela apprend à un futur financier à considérer les hommes comme des pions que l'on fait avancer sur un échiquier.

Francqui fit au Congo trois séjours intéressants. De 1885 à 1888, il fut attaché à la brigade topographique de Boma et nommé chef de la section de Lukunga. En 1888, après un court séjour en Europe, il est chargé d'une mission à Zanzibar. En 1890 il repart pour l'Afrique comme second de l'expédition du Katanga, sous le commandement du capitaine Bia. Après la mort de celui-ci, il prend la direction de l'expédition et la mène à bien au milieu de difficultés inouïes. On raconte que c'est à un véritable trait de son génie que nous devons le Katanga. Arrivant dans cette vaste région presque seul, il apprend un beau jour qu'il y a des blancs dans le voisinage. C'était une mission anglaise. On se rencontre. Palabre. Ami ou ennemi ? On ne sait au juste. A tout hasard, Francqui laisse croire à l'Anglais en question que la petite troupe qu'il commande n'est que l'avant-garde d'une immense expédition. L'Anglais le croit et se retire ; Francqui plante le drapeau belge et nous donne un immense territoire. Cette histoire est trop flatteuse pour notre amour-propre national pour ne pas être vraie. Rentré à Bruxelles en 1893, il repart pour le Congo en qualité de commandant de la zone Rubi-Uelle en 1894 et, après le départ de Baert, il dirige l'expédition du Haut-Uélé. Il rentre en Belgique en 1896 ; sa carrière africaine est finie, sa carrière chinoise commence.

???

De ses exploits africains, outre une certaine gloire profitable, Francqui avait rapporté deux relations utiles : celle du colonel Thys et celle du Roi. Le Roi qui s'y connaissait en hommes de cette espèce, devina Francqui et c'est lui qui, à son retour d'Afrique, eut l'idée de le nommer consul général à Hankéou et d'imposer cette nomination au bon M. de Favereau.

En ce temps-là, la Chine apparaissait aux hommes d'affaires de l'Occident comme le pays de toutes les possibilités. Le vieil empire semblait voué à la plus

irréversible décadence; on l'eût dit destiné à tomber en morceaux et toutes les puissances financières cherchaient à se ménager une part du gâteau. Personne ne se doutait des ressources profondes et du nationalisme foncier de ce peuple immense et mystérieux dont nous ne saurons jamais s'il est en avant ou en arrière de plusieurs siècles sur nous.

Léopold II entendait bien ne pas arriver trop tard au partage; c'est pour surveiller les événements qu'il envoya Francqui.

Rien n'était plus propre à « dessaler » un bon jeune homme que la Chine d'alors. On y faisait des affaires à l'américaine... non, mieux qu'à l'américaine. Comme il avait été admis, une fois pour toutes, que les fonctionnaires et les commerçants chinois étaient les dernières des canailles, il était entendu qu'aux mains des honnêtes européens tous les moyens étaient bons quand on avait affaire à eux; en ces années-là, les célestes ont dû prendre une très haute idée de la civilisation et des religions européennes. On extorquait à l'empire expirant, qui une concession de chemin de fer, qui une mine, qui un port, qui un monopole commercial; c'était pain bénit. Les Belges, pour leur part, eurent, en partage avec un groupe français, le chemin de fer de Pékin-Hankéou et, en partage avec un groupe américain, le chemin de fer d'Hankéou-Canton. Et cela aboutit, en 1900, à la révolte des Boxers... On sait comment elle fut réprimée; les Allemands alors montrèrent merveilleusement leur savoir faire; mais, quelques années après, toutes les concessions étaient rachetées, en attendant que la jeune République guérie de son anarchie congénitale mette délibérément tous les européens à la porte, ce qui ne saurait tarder beaucoup. Mais cela, c'est une autre histoire...

En Chine, comme consul, Francqui regarde, observe, s'initie à des méthodes d'action qu'on n'apprend pas à l'école militaire, ni même au Congo. Il apprend à connaître le monde international des affaires et il s'aperçoit aussi que, comme la carrière militaire, la carrière consulaire ne mène à tout qu'à condition d'en sortir. En 1899, il donne sa démission pour fonder, avec le colonel Thys, la Compagnie Internationale d'Orient, dont il devint directeur général et pour le compte de laquelle il retourna en Chine organiser deux puissantes affaires: les Charbonnages de Kaïping et les Tramways de Tientsin.

???

Dès lors, il a trouvé sa voie: il a fait la connaissance de M. Jean Jadot, autre disciple de Léopold II, ingénieur en chef et directeur du chemin de fer de Pékin-Hankéou qui, nommé plus tard gouverneur de la Société Générale, ne devait pas tarder à l'y appeler. Il a, dès lors, tout dépouillé de l'ancien militaire, de l'ancien aventurier d'Afrique; il est devenu le financier, le grand financier. Il a acquis l'autorité qu'il faut pour parler doctement du change, et même du libre-échange. Il pourrait tout comme un autre

prendre cette onction, cette solennité qu'adoptent tant de vieux forbans de finance qui des conseils d'administration passent sans efforts à l'académie des sciences morales. Mais ce qui rend notre Francqui beaucoup plus sympathique que bien d'autres, c'est qu'il ne prononce jamais un discours moral et ne distribue aucun prix de vertu. Il est lui-même: un homme d'argent, une force, sinon une idée-force... Il y a quelques années les idéologues dont nous sommes à nos moments perdus, auraient sans doute dit une force malfaisante — l'or et le manieur d'or ont toujours eu une mauvaise réputation — maintenant, après tant d'expériences politico-idéologiques, nous sommes tout prêts à croire que cette force pourrait être bienfaisante. Dans tous les cas, cet homme d'argent vient de s'offrir le plus coûteux des luxes, car pour les hommes de finances la politique est le plus coûteux des luxes. Et pourquoi ne l'aurait-il pas fait par patriotisme? L'homme de finance ne croit pas à beaucoup de choses, mais l'ancien officier croit encore au drapeau.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



— Croyez-moi, après la Ruhr, nous avons lâché la proie pour Londres...



Le petit pain du Jeudi

## A Monsieur le Président de la caravane des hôteliers américains

### QUELQUE PART EN EUROPE

Nous n'avons eu, Monsieur le Président, ce renseignement que trop tard. Vous aviez quitté notre Belgique. On s'est regardé quand vous fûtes partis, vous et vos précieux collègues, et puis on fit le bilan moral plus que matériel de votre visite. Au même moment, d'ailleurs, au milieu de coups de grosse caisse, on voyait débarquer une contrefaçon de notre Conservatoire Africain ou de notre Académie Culinaires. C'étaient vos collègues de là-bas qui, sur l'air de : *La Fayette, nous voici !* ou *La Faillite, nous voilà !* défilaient devant notre pauvre Soldat Inconnu. Dans notre dernier numéro, ce renseignement singulièrement impressionnant fut donc inséré à la va-vite et dépourvu de commentaires : pour votre voyage chez nous, vous aviez usé de quatre trains spéciaux, et vous avez donné à vous tous et en tout six dollars de pourboire. Et nous ne vous avons pas remercié comme il convenait. Nous tenons à vous envoyer ce petit pain qui, peut-être, vous suivra aux rivages dorés vers lesquels vous cinglez. Il contient l'expression de notre gratitude. Six dollars !... Comme vous fûtes bons, Messieurs. En fait, nous aurions dû nous estimer heureux d'une bonne, d'une solide poignée de main. Une poignée de main de l'Amérique, cela ne suffit-il pas actuellement à toute l'Europe, à nos ministres, à nos chefs d'Etat, à tous et à chacun, bien qu'on ait l'impression que, tôt ou tard, il faille la payer. Que vous nous ayez donné six dollars de gratification, c'est fort inquiétant, parce que nous nous demandons si vous n'allez pas nous les réclamer dans deux ans, par l'organe enchanteur du sénateur Borah, et si, au taux où sera alors le dollar, la vente de la Belgique en gros et en détail nous permettra de nous acquitter de notre dette. Nous comprenons très bien le désir des Américains, hôteliers ou ambassadeurs, ou cuistots, ou professeurs, ou banquiers, qui viennent faire un tour en Europe. Ils désirent recueillir leur part d'applaudissements, celle qui fut donnée jadis aux beaux soldats qui débarquaient au Havre, et dont les plus beaux et les plus braves sont demeurés d'ailleurs enfouis dans la terre de France. Ces héroïques dépouilles doivent rapporter de la gloire à ceux de là-bas ; mais ces héroïques dépouilles doivent rapporter des dollars aussi. Vous venez percevoir le salaire de l'héroïsme de vos morts. Nous aurions bien mauvaise grâce à vous le refuser, et, d'ailleurs, nous n'avons pas discuté. Pendant des années et des années, tout ce qui fut américain a été acclamé par nous, vénéré, encensé. Mais on nous a fait remarquer qu'il ne s'agissait plus de cérémonie théâtrale et sentimentale, mais d'affaires :

business, dollars. Nous en sommes restés un peu ahuris. En effet, nos gouvernants, émus par vos réclamations et les menaces de l'huissier que vous leur faisiez, ont déclaré qu'ils paieraient, pas avec leur argent, bien entendu. Ce leur est plus facile de payer avec l'argent des contribuables. Ils ont reconnu notre dette avec une générosité digne de l'admiration des siècles. Ça ne les a pas beaucoup gênés aux entournures de dire que nous, contribuables, nous paierions pendant soixante-deux ans ! Ils s'en sont trouvés fort accommodés. Leur honneur et leur gloire ont été satisfaits, mais notre pauvre bourse en est aplatie pour longtemps. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous exécuter, ou plutôt à exécuter les décisions généreuses de nos maîtres. C'est pourquoi, tout en vous étant reconnaissants de votre visite et de vos largesses, de vos six dollars, et des honneurs que vous avez rendus au Poilu Inconnu, en faisant un bruit de casserole devant sa tombe glorieuse, nous voudrions bien, tout de même, qu'il soit désormais entendu que les affaires étant les affaires, le théâtre et le sentiment n'ont pas à s'y mêler, précisément ce que vous nous avez rappelé il n'y a pas si longtemps. Nous avons le droit de ne plus vous acclamer ; nous avons le droit de relever à coups de botte nos ministres et nos maîtres à plat ventre devant vous. Nous sommes bien, on peut le dire, gênés quand nous apprenons qu'un roi que l'Europe a qualifié de chevalier et de soldat, se trouve contraint par les nécessités de sa haute situation de passer en revue des gargoliers aussi distingués que vous ou des militaires aussi beaux que les vôtres. Notre roi n'a jamais confondu sa charge avec celle des figurants de cavalcades ou de sociétés carnavalesques. Il faut vraiment que ce soit son gouvernement qui l'entraîne dans de pareilles aventures. D'ailleurs, on nous a parlé de certain petit sourire goguenard qui nous a fait plaisir. Voulez-vous donc, Monsieur, en recevant ce petit pain, comprendre le plaisir que vous nous avez fait en nous libérant à jamais de l'admiration de l'Amérique, de l'adulation de M. Coolidge ou de M. Borah, de l'adoration du dollar, des banquiers et des financiers américains ! Nous tenons compte pour toujours des leçons que nous avons reçues de vous. Ce petit pain que nous offrons comme un témoignage sincère de notre gratitude, nous commençons à croire qu'à votre prochain passage, il pourrait être remplacé par une pomme cuite.

Pourquoi Pas ?

## Pour les bas de soie.

Les bas de soie s'abîment rapidement si pour leur lavage vous n'avez soin d'employer un savon bien approprié. Conservez leur fraîcheur et leur brillant en les lavant au



Pour les fines lingeeries.



### Ce ministère.

Tout de même, il faut lui faire crédit, à ce ministère. Politique à part, il contient quelques-uns de nos meilleurs hommes, comme disent les sportifs. Si des particuliers, comme Vandervelde, de Broqueville, Jaspar, Hymans, Houtart, Wauters, sans compter Francqui, arrivaient à faire abstraction de leurs préoccupations de partis et à travailler avec discipline au redressement national, ils formeraient une fort belle équipe et capable de faire du bon travail.

Y arriveront-ils ?

C'est à voir. Une bonne partie du public a repris confiance, parce qu'il est persuadé que, sous le nom de Jaspar, ce ministère est en réalité un ministère Francqui. Sans cela, dit-on, ce ministère Jaspar, avec ses représentants des trois partis, ne serait qu'un nouveau ministère Delacroix, c'est-à-dire un nouveau partage de l'assiette ou beurre et des responsabilités. C'est une combinaison qui a fait ses preuves. Le tout est de savoir si M. Francqui se laissera ou non enrober par les complaisances parlementaires. On a connu, en France, l'expérience Loucheur. Mais, incontestablement, notre Francqui est d'une autre envergure que Loucheur.

### Ceux qui l'intimident

Les journalistes chargés du reportage de la dernière crise ont lu, nous dit-on, avec étonnement, dans *Pourquoi Pas ?*, habituellement mieux informé, que, réunis à trente devant le palais de Bruxelles pour attendre M. Francqui, ils n'avaient pas osé l'aborder, à sa sortie, médusés par le regard autoritaire du nouveau grand maître de la Trésorerie.

La vérité est toute autre et le prestige de la corporation journalistique commande une rectification de cette scène imaginaire. Il est exact que les informateurs avaient fait le siège du palais royal et leurs dispositions avaient été prises pour surprendre, à l'issue de l'audience royale, le futur collaborateur de M. Jaspar et lui arracher, si possible ses secrets. Aucune inquiétude ne les travaillait et ils étaient résolus à attendre M. Francqui de pied ferme. Malheureusement, la proie qu'ils guettaient, prise elle-même d'épouvante à l'idée de se heurter au barrage journalistique, ne songea qu'aux moyens d'échapper à l'assaut furieux des informateurs. La sortie de M. Francqui fut sans gloire. Ayant aperçu par les fenêtres du palais, les journalistes en faction rue de Bréderode et place Royale, il chercha à se dérober à leurs sollicitations en

fuyant par une issue secrète. Un dignitaire aussi obligeant que discret le conduisit par un dédale de couloirs vers une porte mystérieuse et lui permit ainsi d'échapper à ses trente persécuteurs, leur laissant en gage sa Cadillac, dont le chauffeur, demeuré sans instructions, fut obligé de rentrer au garage, très tard dans la soirée, après avoir vainement attendu son maître, victime lui-même de ces journalistes que le *Pourquoi Pas ?* présente comme ayant été trop émus pour avoir osé l'aborder.

Voilà bien comment on écrit l'histoire !...

### M. de Broqueville

Parmi les hommes qui réapparaissent au pinacle de l'actualité, voici M. de Broqueville. C'est une personnalité controversée. Paris et le *Soir* n'aiment pas M. de Broqueville et nous l'ont fait savoir plus d'une fois. Neuray et la *Nation belge* prônent M. de Broqueville. Ainsi le corps de Patrocle se trouvait disputé par les Grecs et les Troyens.

On peut dire que M. de Broqueville va subir la grande épreuve. Il y a une chose incontestable à propos de cet homme que nous avons souvent plaisanté : c'est que, tout de même, il prépara la Belgique à se défendre, avec grande habileté et beaucoup de courage, en prévoyant la catastrophe de 1914 et, tant qu'il fut ministre de la guerre, il jouit parmi les alliés d'un très grand prestige, peut-être plus grand parmi les alliés qu'au sein de son propre conseil des ministres. Mais cela arrive. Mal récompensé, incompris peut-être, M. de Broqueville a maintenant une belle partie à jouer. Il n'a rien de plus à demander à son pays en fait de gloire, d'honneurs, de charges, de titres, que ce qu'il a maintenant. On pourrait bien dire qu'en prenant part aux conseils du gouvernement dans la période tragique que nous vivons, il n'a plus qu'à jouer son va-tout, se jeter à corps perdu dans la mêlée pour sauver ce qui peut être sauvé. Il est vrai qu'on lui a donné un petit portefeuille à l'écart, celui de la Défense nationale, fort rogné, et la charge d'une armée qui n'existe plus beaucoup. Il aurait peut-être mieux valu n'être pas ministre que de l'être dans ces conditions-là. Il est vrai qu'on peut toujours, quand on est à une table de délibérations, taper violemment du poing et qu'on peut toujours aussi se servir d'un portefeuille pour le jeter à la figure des autres. Mais tout cela n'est guère et n'impressionne plus beaucoup.

### Sous le signe du baiser Lamourette

Le gouvernement est constitué sous le signe du baiser Lamourette. Commentant d'augustes paroles, M. Jaspar, à La Louvière, a recommandé aux journalistes la modération, la tolérance, l'oubli des injures et l'union sacrée. Il aurait pu ajouter : « Nous payons d'exemple : voyez le ministère ! » Si un malavisé se mettait en tête de publier ce que tous les chers collègues d'aujourd'hui ont dit les un des autres, dans la presse et même dans le public. Il y aurait de quoi rire. Pour M. de Broqueville particulièrement, c'est une savoureuse revanche que de se trouver dans le même ministère que ceux qui l'ont si vivement expulsé en 1917. Mais quoi ! l'amitié est une trêve, disait un philosophe : la collaboration ministérielle a plus forte raison. Et puis, on connaît le proverbe : « Les crabbes se réconcilient dans la casserole. » Nous y sommes, dans la casserole...

PIANOS E. VAN DER ELST  
76, rue de Brabant, Bruxelles  
Grand choix de Pianos en location

### Le diamant et le fisc

On ne peut pas dire que l'industrie diamantaire favorise ces pratiques financières illicites. Elles poussent dessus comme des champignons. Le diamant, grand seigneur, ne se traite qu'en livres, en dollars et en florins. Il n'y a que ceux qui le taillent qui sont payés en francs papier. Eh bien ! qu'ils en reçoivent beaucoup ; c'est ce qui assure la supériorité du marché d'Anvers sur celui d'Amsterdam.

Quant à accuser les diamantaires de spéculer sur le change, quelle hérésie ! Ils n'ont pas de francs, marchandise sale et encombrante ; pas même de livres et de dollars. Ils ont, eux, des fortunes enfermées dans de petits sachets comme des poudres pharmaceutiques. On croit qu'ils vont prendre une aspirine, et c'est tout Golconde qui scintille sous leurs ongles sales, entre un bock et un verre de soda. Les affaires, qui portent sur des millions, se traitent sur parole, et pendant ce temps-là, le fisc surveille les garçons de café qui collent des étiquettes sur les additions qui dépassent douze francs cinquante.

Je simonize ;

### Les courbes des politiques

de vos ventes seront celles que vous désirez, mais nécessité, pour vous, de vous approprier les méthodes publicitaires de Gestetner. Pfister, Brux.

### Union sacrée

C'est entendu, l'union sacrée, ou pour parler avec plus de simplicité, la trêve des partis est une nécessité dans la conjonction présente, et les gens qui tenteraient de rallumer de vaines querelles ne seraient pas à la page. Le gouvernement qui prend le pouvoir en présence d'un tel état d'esprit a de sérieux atouts dans son jeu ; mais il a contre lui les fâcheux souvenirs du ministère Delacroix, qui apparaît de plus en plus à mesure qu'on le juge avec un peu de recul, comme un essai d'association politique et mutualiste, pour éviter les responsabilités.

Ce n'est pas le moment de chercher chicane à ceux qui vont tâcher de désambourber le char de l'Etat. Tout le monde est d'accord là-dessus, mais que le gouvernement lui-même se souvienne du danger qu'il y a particulièrement pour un ministère à gouverner sans opposition. Il est vrai qu'on dit que M. Franqui sera le mentor du ministère Franqui ! Toujours Franqui...

Tu simonizes ;

### Garantie indéfiniment

La machine à écrire DEMOUNTABLE, à Bruxelles, 6, rue d'Assaut.

### Sacrifice exceptionnel

Cet excellent M. Janssen n'a pas voulu s'en aller sans laisser quelques pièges à loup, quelques chausse-trapes et fils barbelés dans le jardin qu'il lui fallait quitter. Ainsi, quand les Anglais abandonnèrent telle île océanienne aux Français, ils la peuplèrent de serpents. M. Janssen a fait entendre aux capitalistes qu'ils seraient proprement strangulés. Il est bien aimable, ce monsieur ! Mais, enfin, puisqu'il était congédié pour incapacité — employons l'expression la plus douce — il n'avait qu'à

s'en aller modestement. Quoi qu'il en soit, on nous fait prévoir un sacrifice exceptionnel, comme si tous les sacrifices qu'on nous a imposés depuis 1914 ne méritaient par le caractère d'exceptionnel. Nous les devons d'ailleurs certainement aux Boches ; mais aussi, en grande partie, à l'incapacité notoire des gouvernants. Etant donné que ces gouvernants ont fait preuve, depuis 1914, d'incapacité, on aurait peut-être dû en chercher ailleurs et insérer un petit article dans la Constitution, disant : « Tout le personnel utilisé est considéré comme hors d'usage. Il ne sera plus employé ni dans l'administration ni au gouvernement ». Quoi qu'il en soit, si les gens n'acceptent pas avec enthousiasme la perspective d'un sacrifice de plus, c'est qu'ils sont tous convaincus que le produit de ce sacrifice sera gaspillé par le gouvernement. Alors, que voulez-vous ? La plupart prennent déjà des mesures pour échapper au sacrifice, quand, avec un parlement ou un gouvernement habile, ils se seraient rués d'eux-mêmes vers le sacrifice.

Il simonize ;

### La renommée du « Café de Paris »

Ses dîners du soir à 25 francs par tête, ses vins fins, son orchestre, ont classé le restaurant de la rue Saint-Lazare parmi ceux que fréquentent les vrais gourmets.

### Une affaire de rapport moral

La victoire qui nous a donné Eupen et Malmédy ne nous a donné ni la Flandre zélandaise ni le Limbourg redimé. Au moins notre attitude héroïque nous valut-elle la gratitude d'un Italien, qui légua au roi Albert l'île de Camacina, dans le lac de Côme.

Entre le lac de Côme et Bruxelles port de mer, il y a la Suisse, qui est un pays neutre, et les Alpes. Que voulez-vous que nous fassions de l'île de Camacina ? Le roi Albert en fit cadeau au musée de la Brera, de Milan.

On donne à un musée un tableau, une sculpture, un os de mammoth ou une lettre autographe du triple comte Poullet. Que voulez-vous qu'un musée fasse d'une île ? M. Fierens-Gevaert serait bien embarrassé si on lui donnait l'Angleterre. Il ne sait pas l'anglais. Aussi, Mussolini, pour faire plaisir à notre ami Pierre Nothomb, n'hésita pas. Il rendit l'île au gouvernement belge, et, sans rancune à l'endroit de M. Emile Vandervelde, il entra en pourparlers au sujet de son appropriation avec M. Camille Huysmans.

Comacina, Stresa, Pallanza, syllabes chantantes, aurait dit Maurice Barrès. Une guinguette, un jazz, quelques vieilles barques à louer à des couples qui désirent soupier les strophes du Lac dans un recueillement balancé, affaire d'excellent rapport, évidemment, mais public assez peu intéressant. Quelque chose comme une retraite, un lieu de vacances pour nos artistes vaudrait mieux. Mais les artistes n'ont pas le sou, l'Etat n'a pas le sou non plus. Et alors, Camille est à la recherche de mécènes qui consentiraient à lui faire cadeau des capitaux nécessaires à la constitution de villas. Il en a déjà trouvé, paraît-il. Il en trouvera encore, dit-il à ses intimes. Et pourquoi pas ? Autant vaut s'assurer le bénéfice d'un beau geste que de se voir spolier par le fisc en s'entendant traiter de sale capitaliste !

La note délicate sera donnée dans votre intérieur par les lustres et bronzes de la C<sup>o</sup> B. E. L. (Joos), 65, rue de la Régence, Bruxelles.

### Vieilles méthodes

Ce curieux quartier des Lombards que constituent la rue du Pélican et quelques autres rues adjacentes, à la gare centrale, à Anvers, a été vraiment mis en émoi, pour employer la locution consacrée, par l'arrestation de trois changeurs marrons qui o péraient très sérieusement sur la baisse de notre devise.

— Quelle calamité, disait-on dans le quartier en invoquant le Dieu de Jacob avec tous les accents imaginables de Hollande, de Bohême, de Tchécoslovaquie, de Galicie et de l'Ukraine, s'il est interdit désormais à un honnête homme de gagner honnêtement son pain !

Disons à la décharge de ces lointains descendants des marchands qui opéraient sur le parvis du Temple, à Jérusalem, qu'ils ont le commerce des monnaies dans le sang. Ils l'ont continué à travers tout le moyen âge, ce qui les exposait parfois à des inconvénients dont le moindre était d'être cousus dans les peaux de crocodiles qui ornaient leurs échoppes et d'être jetés à l'eau. C'est un procédé auquel se livraient assez volontiers les princes, quand ils avaient besoin d'argent et qu'ils cherchaient à faire diversion, dans le public, sur les difficultés où se trouvait le trésor. Vieille méthode éprouvée par un usage millénaire et qu'au siècle des droits de l'homme et du suffrage universel on avait laissé tomber en désuétude. A la noyade près, M. Francqui veut l'expérimenter à nouveau. Les résultats seront peut-être bons.

Nous simonisons ;

### Soieries. Les plus belles. Les moins chères

LA MAISON DE LA SOIE, 13, rue de la Madeleine, Bruz.  
Le meilleur marché en Soieries de tout Bruxelles

### Perrette et le ministrable

C'était pendant la crise. Un journaliste s'approche de M. Heyman, que M. Auguste Dewinne a continué d'appeler le sous-officier de la démocratie chrétienne. Un sous-officier peut avoir un bâton de maréchal dans sa giberne. Pourquoi M. Heyman ne pourrait-il pas espérer à aller rue de la Loi ?

— Et bien ! Monsieur le ministre, lui dit ce journaliste, il paraît que vous avez des chances. à moins que Perrette ne renverse encore une fois son pot au lait ?

— Qui ça, Perrette ? demande l'interpellé, qui, manifestement, ne connaît pas cette personne.

M. Heyman est un ancien instituteur. Qu'est-ce qu'il pouvait bien enseigner à ses élèves ?...

Vous simonisez ;

### Rendez-vous..

au Ravenstein à l'appétitif.

Dans son jardin à berceaux ombragés ! Délicieux !...

### L'opinion d'un cynique

Rencontré Charles Dumercy, l'homme des blasphèmes judiciaires et autres.

— Votre opinion sur la crise, cher Maître ?

— Heu ! heu ! quand on est obligé de confier le Trésor à un ministre sans portefeuille, où voulez-vous qu'il mette l'argent, si ce n'est dans sa poche ?

— Très juste.

— J'ai envoyé ça à un journal financier qui sert parfois mes paradoxes à son public, mais il a refusé d'insérer. Ils ont tous peur de Francqui.

Et Charles Dumercy eut un mouvement d'épaules intraduisible.

Ils simonisent.

### IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

#### Les enfants de chœur

Il y avait quatre anciens enfants de chœur dans le défunt ministère Poulet. Il n'y en a plus que trois, à notre connaissance, dans le nouveau ministère Jaspar. Ce sont — ne vous récriez pas — les ministres socialistes Anseele, Wauters et Camille Huysmans. M. Laboulle, lui aussi, avait servi la messe dans son jeune âge, mais M. Jaspar a estimé que ce n'était pas un titre suffisant pour le garder aux Travaux publics. Bref, le gouvernement actuel comprend quatre catholiques, trois anciens enfants de chœur, MM. Vandervelde, Francqui et Paul Hymans.

— Le régime de la calotte, répétait M. Ernest, indigné.

Propriétaires, Architectes, retenez cette adresse : LA CALORIE, Chauff., Vent. 29, rue Liedts, Bruz. T. 545.96.

### Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Etoile, à Uccle. Tél. 406.52, 472.41 et 167.51 ; trams 50 et 58.

### Le Primat

Un catholique belge fait appel à notre connaissance de la hiérarchie catholique. Il n'appartient pas au diocèse archiepiscopal, comme il dit, de Malines, mais au diocèse de Liège et il se refuse avec une énergie qui nous impressionne énormément, à accepter la suprématie du primat de Belgique. Ce titre de primat, il nous l'assure d'une façon formelle, n'a plus qu'une valeur de courtoisie ; ça ne correspond, dit-il, à rien de réel ; que si il nous fallait reconnaître la primauté d'un primat de Belgique sur toute la Belgique, il nous faudrait reconnaître alors sur toutes les Gaules, Belgique comprise, celle du primat des Gaules qui est l'archevêque de Lyon. D'ailleurs — c'est toujours notre lecteur qui parle — la Gaule Belgique (fortissimi Gallorum) s'en allait en pointe jusqu'à Lyon au bon vieux temps romain. Notre lecteur, qui est décidément à cheval sur les précisions disciplinaires, nous assure que l'évêque de Liège a souvent fait preuve d'indépendance, sinon d'hostilité, vis-à-vis de Malines, à seule fin de bien faire valoir qu'il était maître chez lui.

Nous n'avons pas envie d'entrer dans cette querelle passionnante. Nous la signalons simplement à nos lecteurs.

### Monsieur G. Finbec s'assure sur la vie

L'inspecteur d'assurances. — Et je vous dispense, d'autorité, de la visite médicale.

— Ah !

— Oui ! J'ai vu sur votre table un brevet de longue vie...

La Marmelade d'orange de Crosse et Blackwell.

C. et B. — Ses piccalillis, sa marmelade d'orange

Toutes bonnes maisons.

**Le nouveau ministère**

On parle du nouveau ministère.  
 — Une heure de répit, afin de souffler les ornieres du raidillon, dit quelqu'un.  
 — Une petite clairière dans la forêt sombre, dit un autre.  
 — Un rayon de soleil, risque un troisième.  
 — Dites un rayon de lune, fait un homme politique libéral...

**Petits vers**

Aux Finances, Monsieur Houtart sera.  
 Tôt « Houtart », notre franc remontera,  
 Car « Les Tournaisiens sont là » !

DUPAIX, rue Fossé-aux-Loups, 27  
 Son costume veston à 575 francs

**M. E. Goddefroy, détective**

Bureaux : 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime  
 Téléphone 605.78

**A Berlin !**

Quand, l'an dernier, au congrès international des P. G. N. Clubs, à Paris, il s'est agi de désigner la ville où devait se tenir le congrès de 1926, ce furent des Français comme Jules Romains et Benjamin Crémieux qui crièrent : « A Berlin ! A Berlin ! » Incurables, les Français...

On les a entendus. Le quatrième congrès a eu lieu, en effet, la semaine dernière dans la capitale du Reich. Les Allemands avaient voulu visiblement épater les délégués étrangers. Banquets somptueux, représentations magnifiques au théâtre, excursions à Postdam et sur le Wannsee. Cependant que coulait le Johannisberg, les Français, Belges et autres citoyens des pays à espèces dépréciées pouvaient trouver, par moments, à ce breuvage, un arrière-goût un peu amer.

John Galsworsky, Jules Romains étaient là, et des Scandinaves notoires comme Karier Michaelis, des Hollandais comme le dramaturge Jan Fabricius ou le poète Bontens. Du côté allemand, beaucoup de vieilles filles et d'écrivains de seconde zone. Mais les jeunes, — la littérature vraiment vivante — avaient boudé, et à l'heure des toasts, au banquet officiel, on lut des lettres et télégrammes d'excuses de Gehrardt Hauptmann, de Heinrich et Thomas Mann et de quelques autres écrivains notoires. Tous se disaient malades.

« La littérature allemande n'est qu'un vaste hôpital », s'écria quelqu'un.

???

A chacune de ces réunions, le critique et essayiste Alfred Kerr, qui conférençait l'an dernier à la Sorbonne, et qui a l'air de sortir d'une lithographie de 1840, exerçait son ironie à la Heine aux dépens de ses compatriotes.

Il dit à un délégué français : « Quand mes compatriotes vous disent qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne, dans la mentalité, ne les croyez pas. Ce n'est pas vrai. »

Ce langage du Thomas l'incrédule berlinois avait l'air de navrer sincèrement des Allemands, comme la baronne de Nostitz, petite-fille du prince de Münster, comme le comte Kessler, grand seigneur pacifiste, qui parle le français le plus pur et garde dans ses maisons de Weimar et Berlin d'admirables œuvres de Cézanne, Van Gogh, Seurat, Toulouse-Lautré et Aristide Maillol.

Il y a, dans ces milieux aristocratiques, autant, sinon plus que dans les milieux d'extrême-gauche, des gens qui veulent refaire la communauté européenne. Mais Kerr a-t-il raison ?

**PIANOS BLUTHNER**

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles

**L'an prochain à Bruxelles**

Et non pas à Jérusalem. Il a été décidé que le congrès des P. G. N. Clubs, en 1927, aurait lieu à Bruxelles. Il y a, en tout cas, un Allemand qu'on a vu aux manifestations de Berlin et qu'on ne verra pas à Bruxelles : c'est M<sup>e</sup> Fritz Norden, avocat rayé du barreau de Bruxelles, où il fut inscrit pendant de longues années.

Et pourtant, il parle de la Belgique avec nostalgie. Il y a bien ce livre qu'il a écrit pour justifier l'invasion de la Belgique. « J'ai fait cela dans un moment d'excitation », dit-il ; « après, j'ai plaidé pour de nombreux Belges devant les tribunaux militaires allemands. Vint l'armistice. On m'a tout pris ; on m'a ruiné. Eh bien ! malgré tout, je n'ai pas de ressentiment et je conserve la même sympathie à ma seconde patrie ! »

C'est admirable...

Les montres et pendules « JUST »  
 donnent l'heure « JUST »  
 En vente chez les bons horlogers

**Automobiles Voisin**

35, rue des Deux-Eglises, Bruxelles  
 Sa 18/50 quatre cylindres ;  
 Sa 10/12 quatre cylindres ;  
 Sa 14/16 six cylindres.  
 Trois merveilles du sans-soupapes.

**La reine et l'artiste japonais**

Le peintre Foujita expose de ses œuvres à Mons. Signa-lons qu'à la boutonnière de son veston bouffant et cintré, il porte deux rubans, l'un rouge et l'autre amaranthe. Il avait la Légion d'honneur. Il vient de recevoir l'ordre de Léopold. Nous avons dit, il y a deux mois, que le roi Albert avait voulu reconnaître un talent que la Belgique n'ignorait pas : Foujita a exposé souvent à Bruxelles. Il a des œuvres dans maintes collections et une maison, à Anvers, possède toute une bibliothèque décorée de ses tableaux. Il y a deux ans, Foujita montra tout un ensemble au Centaure ; la Reine vint le voir, s'arrêta devant chacune de ses toiles et s'entretint longuement avec lui. Quand elle quitta la salle, le peintre eut un geste spontané, d'une adorable naïveté : il s'agenouilla pour lui baiser la main. Ce petit Japonais, vêtu d'un chandail blanc, aux pieds de cette petite Reine en soie grise, c'était une bien jolie image qu'il eût volontiers dessinée, s'il ne l'avait réalisée.

Maintenant, il est l'hôte de Mons. Il se promène sur la Grand'Place, boit du Bourgogne comme s'il était natif de Braine-le-Comte — n'est-ce pas là, d'ailleurs, qu'il a trouvé sa gracieuse compagne ? — demande à descendre dans la mine avec son chapeau blanc et prétend apprendre une danse nègre aux dames du Hainaut et à François André lui-même, dans les salles du *Bon-Vouloir*.

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

### En avion en habit

André Maurois, l'auteur de *Bernard Quesnay*, dernier né de la famille des bons romans, vient de terminer de façon fort originale une tournée de conférences en Scandinavie. Comme il devait rentrer rapidement à Paris, il a quitté la Suède en avion après une de ses manifestations oratoires, et douze heures plus tard, débarquait au Bourget. Il n'avait pas pris le temps de changer de vêtement, et put arriver assez tard, il est vrai, mais arriver tout de même, dans une réunion d'amis où on ne l'espérait plus. Et il y arrivait de Stockholm en habit !...

— Décidément, disait, en le voyant entrer, une dame mal informée des secrets de la géographie, sinon des secrets de l'histoire, il n'y a plus de Pyrénées !...

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

### Apprenez les Langues Vivantes à l'École Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

#### Premiers résultats

Nous avons reçu les considérations suivantes :

« Van d'Air vèle d'un cabinet et le jass part à Bael avec un franc qui tôt ou tard lui fera prendre à l'œil mannes et brocs villes ; or, l'âne sait l'immense et haute herse... »

Première moralité : Ministère.

En effet : Vandervelde un cabinet et le Jassar à Baels avec un Francqui tôt Houtart fera prendre à l'Huysmans et Brocqueville ; or, l'Ansele Hymans et Wauters...

Deuxième moralité : Charabia — Politique.

N. D. L. R. — Si ce gouvernement met tous les Belges dans le même état que l'auteur de ces plaisanteries...

#### BENJAMIN COUPRIÉ

Ses portraits — Ses agrandissements

52, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 116.89

### Votre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie

ALBERT D'IETEREN, RUE BECKERS, 48-54

ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

### Sus au Gouvernement

François — Suske, pour les amis — est ouvrier peintre à Saint-Gilles.

François est dévot et aime la politique. Mais il comprend, à sa façon, les sermons et les discours de meeting.

— Oui, dit Suske, dans les meetings, Paul Janson criait toujours : « Sus au gouvernement ! » Mais, les élections finies, Paul Janson était plus ou moins au « gouvernement. Mais il oubliait « Sus » !

Paul Janson est mort et son fils l'a remplacé. Sus n'a rien eu.

Morichar, c'est le même.

Dans les meetings de Saint-Gilles, il crie aussi : « Sus au gouvernement ! »

Après les élections, Morichar a la place, mais rien pour « Sus ».

Et, aux prochaines élections, ce sera encore : « Sus au gouvernement ! »

Et, après les élections, ils tiendront les places pour moi. Sus, j'aurai encore une fois rien du tout !

Le même Sus raconte, au cabaret, comment il a compris le sermon concernant la Tour de Babel.

— Des maçons flamands, wallons, anglais, chinois, américains, travaillaient à cette tour. Finalement, ils ne se comprenaient plus.

— En God zelf lachte er mee, dat hij schokte, ajoute Sus.

— Cent quarante-quatre, boulevard Adolphe-Max !

— Nous y sommes.

— Regarde ce beau lavabo en onyx ; eh ! bien, Charles me l'achète.

— Quelle changeurde ! Mais il est si grand ?

— Oui, il est à deux places. Vliegen s'y connaît ; chacun sa cuvette : plus de retard ni de dispute.

### Le PORTO SANDEMAN est le meilleur

#### L'égoïsme intéressé

Dans le discours qu'il a prononcé à La Louvière, au banquet du Congrès de la Presse, M. Jassar a repris le reproche qu'on lui fait parfois d'avoir mauvais caractère ; il s'en est félicité, car cela lui permettra de réprimer avec la dernière énergie les égoïsmes intéressés qui ne veulent rien sacrifier aux besoins du Trésor.

Quels égoïsmes ? Celui des banquiers, qui, d'après le Peuple, ont trahi le pays en refusant de verser quelques millions supplémentaires dans le gouffre sans fond — tel le tonneau des Danaïdes — qu'a si bien crevé M. Albert Janssen ?

Ou bien celui des ouvriers qui versent à leurs syndicats des cotisations formidables, mais qu'il a fallu dispenser de l'impôt sur le salaire, qui leur coûtait un franc par mois ?

UN AIR IMPERIEUX fait trembler les enfants. Ouvrez-leur le cœur, versez-y la confiance et les plus beaux fruits s'épanouiront pour les corbeilles de « The Destroyer's Raincoat Co Ltd », 24 à 50, passage du Nord. Dernières créations de Printemps.

#### S'il veut gagner

du temps et réduire les frais généraux, un homme d'affaires doit adopter le « DICTAPHONE ». Cet ingénieux appareil, sténographe mécanique parfait, facilite le travail de tous : dicteurs et dactylographes, dans la plus large mesure possible.

Robert CLAESEN, 20, rue Neuve, à Bruxelles.

#### Concours dramatique

La Fédération internationale des sociétés d'amateurs a tenu son congrès à Bruxelles, congrès agrémenté d'un concours auquel ont pris part un grand nombre de sociétés de France, de Suisse et de Belgique. Pour le juger, on avait fait appel à quelques as de l'art dramatique français et belge, aux grands critiques belges, et à quelques moins grands, ce qui a permis à M. Georges Vaxelaire, notre mécène national, de réunir à déjeuner, dans son charmant théâtre, adroitement transformé en salle à manger, les « personnalités les plus marquantes de l'art dramatique contemporain », comme disait un convive émerveillé.

Le public aime à voir la tête des gens dont on parle. Il eut donc la joie de contempler la barbe de Tristan Bernard, qui prend de plus en plus une figure de sage, gourmet et indulgent aux canailleries humaines ; le sourire ga-

vroche de Romain Coolus ; le crâne de André Messager ; la crinière blanche de Paul Vidol ; les lunettes de Lucien Besnard ; le flegme de Max Maurey, sans compter la dizaine de ce que nous avons de mieux comme auteurs belges.

Quant au concours, il fut intéressant. Les amateurs finiront par jouer mieux que les professionnels et quand les taxes et supertaxes, les cinémas et les vedettes en tournée auront tué les théâtres réguliers, leurs sociétés sauveront peut-être l'art dramatique.

Ajoutons que les sociétés bruxelloises se sont distinguées. *L'Union dramatique et philanthropique* a donné, de *Kaatje*, une interprétation à peu près parfaite.

### Automobiles Mathis

12 HP., Conduite intérieure, 25.900 francs  
La plus moderne, la moins chère  
TATTERSALL AUTOMOBILE  
8, avenue Livinhgstone. — Téléph. 549.85

### Une nouvelle Internationale ministérielle

Celle-ci, que nous adresse un autre lecteur, a tout au moins le mérite d'être à la page :

Air : *L'Internationale*. —

I

Nous avons fait un ministère  
Avec Vandervelde et Jaspar.  
Nous n'avons pas Van de Vyvere,  
Il doit nous servir autre part.  
Drapeau rouge et croix catholique  
Sont unis pour l'éternité.  
Wauters est devenu biblique  
Et Houtart marxiste entêté.

#### Au Refrain

Loué soit Dieu le Père ;  
Loué soit Dieu le Fils ;  
Les deux font la paire.  
Louons le Saint-Esprit.

II

Ce ministère est trinitaire,  
Comme on dit que doit être Dieu  
Pour être conforme au mystère  
Anquel ont cru tous nous aieux.  
Or, pour flatter la Sainte Eglise,  
Dans notre cabinet vainqueur,  
Un libéral était de mise :  
Hymans s'en fut à l'Intérieur.

#### Au Refrain

III

Pourtant la crise polonaise  
Nous ayant appris qu'il fallait  
Un as pour tuer les punaises,  
Dans le poulailler de Poulet,  
Nous cherchâmes pour les Finances,  
Tout au moins un streep-Pilsudski.  
Dieu nous a rendu l'espérance  
Puisqu'il nous a donné Francoqui.

#### Au Refrain

IV

Et Francoqui, chose peu banale,  
Avec Hymans, l'air inspiré,  
Entonne l'« Internationale »  
Aux accents du « Dies irae ».  
Espérons, grâce à cette entente,  
A ce miraculeux accord.  
Stabiliser à cent soixante  
Et revoir la couleur de l'or.

#### Au Refrain

L'auteur de ce cantique ajoute :  
« Il est assurément honorable de chanter des paroles catholiques sur l'air de *L'Internationale*. Mais il faudrait tout de même aussi qu'on chante des paroles marxistes sur une musique d'église. MM. Hymans et Francoqui,

d'après le dernier couplet de ce cantique, ont montré l'exemple et nous pouvons donner, ici tout au moins, deux vers de leur *Dies irae*. Les voici :

Le « Te Deum » que nous chantons  
Est vraiment sans distinction d'opinion.

« Ce n'est pas plus fort que le refrain qui inspire de si nombreux lecteurs du *Pourquoi Pas ?* Je suggère aux Moustiquaires de mettre au concours le texte complet de ce nouveau cantique ministériel. »

Voilà qui est entendu : la décoration du Poussin Jeune sera également décernée au lauréat de cette nouvelle joute poétique, avec la solennité d'usage, — dont un discours de feu le triple comte, fondateur de l'ordre.

### On perche... on ne loge pas... à Paris..

à moins d'être « change haut » !!!  
Quelle erreur ! Descendez donc à

### L'HOTEL DE NOAILLES

Confort moderne, prix modérés, en plein centre, contre l'avenue de l'Opéra ! 9, rue de la Michodière !

### Le concours hippique

Il a passé fort inaperçu, cette année, le concours hippique, qui était jadis l'événement du printemps mondain.

Les belles madames aux fraîches toilettes continuent bien à se rendre au hall du Cinquantenaire pour y voir exécuter interminablement par d'élégants cavaliers divers exercices qui se répètent pour tous les mouvements avec une fâcheuse monotonie ; ce n'est pas très amusant ; mais il faut s'y laisser voir.

Quant au populo, que réclament les dancings et les cinémas, il reste indifférent.

Ajoutez à cela que, sauf pour les dernières journées, il a fait un temps déplorable.

### NE SOYEZ PLUS TRISTE, PETITE MADAME!

**Roberte** vous offre Robes et Manteaux à prix abordables. Chez elle, rien que du modèle, pas de série. 8, rue Léopold (derrière la Monnaie).

### Le sabre et le pinceau

L'Art Contemporain organise à Anvers une exposition d'art français moderne. C'était l'occasion d'une manifestation franco-belge, mieux, franco-flamande, dont le banquet traditionnel par quoi s'inaugurent les expositions de l'Art Contemporain, devait fournir le prétexte. A l'heure des toasts, on s'aperçut qu'il n'y avait aucun représentant de l'autorité communale à la table d'honneur. Stupéfaction, colère. Ah ! ces flamingants, c'est trop fort. En effet. On apprit que dans le même temps la ville offrait un banquet à une délégation d'officiers français de tous grades arrivés le jour même dans la métropole. Et tout le Collège, y compris l'échevin des Beaux-Arts, avait plaqué l'art français pour l'armée française.

Qu'on ne dise plus que les flamingants qui administrent Anvers sous la double verge de *binnen burgemeester* et de *buiten burgemeester* de M. Van Cauwelaert sont francophobes et antimilitaristes. Ils sont francophiles et cocardiers et de la peinture, ils s'en f... même quand c'est de la peinture française. Ce qui ne les empêche pas, à l'occasion, de se réclamer de Rubens et de Van Dyck et de brailler dans les discussions du budget de la Défense Nationale : « Pas un sou ! Pas un homme ! Pas un canon ! » Mais ça, c'est pour les électeurs.

### Exploit d'huissier

— Vous savez, nous dit ce jeune avocat, que les huissiers ne pouvant contrôler l'identité des personnes auxquelles ils remettent leur exploit, inscrivent sur leur minute qu'ils ont remis la pièce à X..., Y..., ou à la servante, ou au concierge, en ajoutant, pour se couvrir en cas de fraude : « Ainsi déclaré être... ».

« Or, mon bonhomme d'huissier va, hier, de ma part, chez un quelconque intimé, qui, le matin même, venait de trépasser. Pas une âme compatissante pour accepter l'exploit. Seule, la concierge, qui ne veut se mêler de rien et amène l'huissier devant le corps de feu son locataire. Voilà mon huissier bien embarrassé... Que dire et que faire ?... Ce matin, je reçois la minute de son exploit et je lis : « Me suis transporté au domicile du dit X..., lequel était mort... Ainsi déclaré être... et afin qu'il n'en ignore, lui ait laissé le présent exploit, etc., etc... »

### Bouchard Père et Fils

Maison fondée en 1781

**CHATEAU DE BEAUNE**

Bordeaux — — — Reims

vous offrent les vins de leurs Domaines de  
BEAUNE, VOLNAY, POMMARD, CORTON,  
MONTRACHET, FLEURIE, etc., et se char-  
gent de la mise en bouteilles des vins en cercles  
qui leur sont achetés

Dépôt de Bruxelles: 50, rue de la Régence

Prix-courant envoyé sur demande. — Téléphone 173.70

### Les vivacités du baron

Le peintre C... — ne serait-ce pas celui à qui son talent, universellement proclamé, a valu une baronnie ? — reçoit, il y a quelque temps, la visite d'un couple qui exprime le désir de lui acheter un tableau. Le couple est plutôt épais au physique et au moral : un enfant de cinq ans, de n'importe quel sexe, vous dirait tout de suite qu'il appartient à la catégorie honnie de ces citoyens que le populaire a dénommés : les Zeeps.

— Nous voulons vous acheter un paysage.

C... lui fait voir trois ou quatre toiles...

— Celle-ci nous conviendrait assez. Qu'est-ce que vous en demandez ?

— Vingt-cinq mille francs.

Les visiteurs se consultent du regard... Leurs yeux concertants accordent leur désir. Mais, pourtant, pourtant...

Madame prend la parole :

— Le prix nous convient. Mais, pour le tableau, nous voudrions quelque chose en plus...

— Quoi ?

— Dans le paysage, nous voudrions des moutons... Dans notre propriété, nous avons des moutons...

Le peintre a un sourire derrière lequel des dents, invisiblement, grincent.

— Des moutons ? Mais vous n'avez qu'à parler : je vais vous en mettre...

Et, d'un rapide pinceau, il en ajoute trois, à la lisière de sa forêt.

Le couple le regarde faire, d'un œil charmé.

— A la bonne heure, dit Madame. Mais... est-ce que je puis encore vous demander quelque chose ?

— Allez-y, tant que vous y êtes...

(Et les poings de C... serraient rageusement le pinceau et la palette.)

— Eh bien ! Monsieur le peintre, nous voudrions aussi un berger. Dans notre propriété, nous avons aussi un berger.

Il met le berger. Puis, déferent :

— Avec un chapeau ?

— Oui, s'il vous plaît, avec un chapeau.

Il met le chapeau.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout... C'est admirable... Merci, merci !

Alors, le peintre est secoué d'une fureur trop longtemps contenue. Il s'écrie :

— Non, ce n'est pas tout !... Non, ce n'est pas tout !... J'ai encore quelque chose à vous dire : c'est de f... le camp, vous entendez !... de f... le camp !

Et, avec le geste de l'archange expulsant Adam et Eve du Paradis terrestre, il leur indique la porte — une porte que les deux paroissiens, effarés devant le flamboiement de cette colère, franchissent sans demander leur reste.

Alors, soulagé, le peintre se rassied devant sa toile et efface soigneusement le berger et son troupeau.

### Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dismude, Bruxelles.

### Il y a gale et Galles

Ne dites jamais à un Gallois qu'il est Anglais : il protestera aussitôt.

Cette aimable Galloise entend difficilement le français et, ayant la gorge un tantinet malade, est allée acheter un médicament. Son mari, un Belge, n'est pas peu surpris de lui voir s'enduire les mains d'une sorte de pommade épaisse, ce qui lui semble une curieuse façon de se soigner le larynx.

Une rapide enquête chez le pharmacien lui donne la clef du mystère : « Cette dame ne parlait pas le français et faisait des gestes dont le sens m'échappait. Pour l'aider, je lui ai dit : « Anglaise ? »... Elle m'a répondu, courroucée : « No... Galles... Galles... » Alors, moi, j'ai cru, vous comprenez... vraiment, je suis confus... »

### TAVERNE ROYALE

Traiteur

Téléph. : 276.90

Plats sur commande

Foie gras Feyel de Strasbourg

Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles

Vins — Porto — Champagne

### Rosserie intégrale

L'histoire ci-dessous n'est pas garantie authentique ; mais, comme on la raconte couramment à Paris, elle a conquis ses droits, à l'authenticité.

Donc, Clemenceau voyageait dans le petit tramway « d'intérêt local » qui relie Saint-Raphaël à Toulon, et qui est bien le plus affreux spécimen de véhicule inconfortable qui soit au monde.

A la station de Bormes, un général retraité monte dans le wagon de première classe où Clemenceau se trouvait seul. Le général reconnaît l'illustre occupant et se présente à lui. La conversation s'engage. Clemenceau est de bonne humeur. Le général en retraite lui dit ses états de service... Et, brusquement, voici que cet officier supérieur est pris d'un de ces malaises intestinaux dont le caractère impérieux nécessite une prompte retraite...

Mais où est le retire ? Le matériel de la compagnie ne

comporte que des voitures qui datent de l'invention de la locomotive à vapeur... Le général se tord dans les spasmes d'une affreuse colique. Il pâlit ; une sueur froide lui moite le front...

— Vous souffrez, mon général ? dit Clemenceau.

— Oui, Monsieur le président, oui...

— Et, comme le poète, vous ne trouvez aucun remède à vos impuretés ? Mettez-vous donc à l'aise... Je me tournerai du côté où vous ne serez pas... Quand ce sera fini, vous me ferez signe...

Le général, épaustrouillé, débordant de reconnaissance, honteux et ravi, s'accroupit dans un coin du compartiment et, soucieux de ne pas laisser de traces de cet incident regrettable, se sert de son képi comme récipient.

Quelques secondes s'égrènent au sablier du Temps.

— Merci, merci, Monsieur le président. C'est fini.

— N'en parlons plus, mon général...

— Le temps de jeter mon képi par la fenêtre, Monsieur le président...

Alors, Clemenceau, jaugeant l'homme sur sa physionomie et sur son infortune :

— Non, mon général : déposez votre képi sur la plateforme du wagon ; si on le trouvait sur la voie, les journaux raconteraient que vous vous êtes brûlé la cervelle...

Les services de PRISES et REMISES A DOMICILE de la

### Compagnie ARDENNAISE

sont les mieux organisés et les moins coûteux.

Téléphonez-lui au 649.80 (10 lignes) pour toutes vos expéditions

### Humour wallon

Le dimanche de la Pentecôte, à Jemappes, des milliers de gymnastes venus de tous les coins du pays, évoluaient sur la place de Jéricho, non pas aux sons des trompettes du même nom, mais d'une harmonie locale. A un moment donné, on distribue aux musiciens un nouveau morceau à exécuter. L'un d'eux dit au chef : « Fête bon Dieu ! il y a joliment des dièzes, là-dedans ! On dirait qu'une mouche s'a promené sur l'partition et a laissé s'commission dins tous les coins... »

### LA PANNE-SUR-MER

Hôtel Continental

Le meilleur

### Histoire du premier Wallon telle qu'elle est racontée par les flamands de Bierbeek

Après la création de l'univers, Dieu produisit toutes sortes de gens : des Anglais froids, des Hollandais têtus, des Français légers ; bref, tout était fait, quand saint Pierre proposa à Dieu de faire aussi un Wallon.

Mais le bon Dieu n'y tenait nullement, car, disait-il, on n'en rapporte pas beaucoup d'honneur. Cependant, saint Pierre insista et dit : « Nous ne pouvons pas le savoir : il vaudra peut-être tout autant qu'un autre ; il faudrait faire quand même un Wallon, sinon la création ne serait pas complète ! »

Notre Seigneur se laissa persuader. Ils modelèrent en argile un Wallon et le mirent sécher au soleil. Quand il fut un peu sec d'un côté, saint Pierre voulut le retourner pour qu'ils pût sécher complètement. Mais le Wallon s'écria avec colère : « Laisse-moi tranquille, nom de Dieu ! »

— Voyez-vous, dit le bon Dieu ; que vous ai-je dit ? Il n'est pas encore sec, et il jure déjà !

### La féerie cinghalaise

Francis de Croisset publie, chez Bernard Grasset, un livre délicieux : *La féerie cinghalaise*, récit d'un voyage à Ceylan.

Deux hommes ont collaboré sous un nom collectif, à ce volume : le premier est l'un des auteurs dramatiques les plus spirituels et les plus habiles de France ; l'autre (il s'était quelque peu laissé oublier), est l'auteur d'un volume de vers : *Les nuits de quinze ans*. L'homme de théâtre regarde et le poète s'émeut. Le premier discerne des décors merveilleux et les met à la scène : il les approprie à l'optique du spectacle dans un fauteuil, brosse les toiles de fond et place les frises, précise leurs couleurs, met en valeur leurs contrastes, leur pittoresque, leur prestige de « féerie » ; l'art de la présentation est au service d'un sens aigu de la réalité : le jeu savant de l'imagination et du « métier » magnifie et enchante la nature véridique : c'est une transposition parfaite, d'une maîtrise professionnelle éblouissante. Et partout, ce sont des mots d'auteur, ces mots dont de Croisset s'est fait une spécialité — d'autant plus marquants qu'il s'offrent avec plus de nonchalance et qu'ils sont moins appuyés. Si bien que le plaisir délicat et le sourire charmé avec lesquels on écoute ses comédies, on les retrouve à lire cette relation où pas un mot n'est discordant, où le vocabulaire est d'une déconcertante richesse, où l'art de capturer l'attention et de la retenir prisonnière s'affirme jusqu'au bout.

Mais le poète veille à côté du metteur en scène et le seconde : on est requis par une sensibilité presque féminine, plus émouvante d'être plus discrète, sinon plus distante, et qui, quelquefois, se crispe jusqu'à la souffrance : ça et là, une phrase un peu lasse a des vibrations inattendues, la profondeur troublante d'une brusque échappée sur le mystère intérieur. Un cri au tournant d'une page, et l'auteur à la mode se dédouble soudain : à côté de l'homme de théâtre en smoking, voici qu'on distingue, dans la puissante brièveté d'un éclair, les bras levés d'un poète presque douloureux.

Mais déjà la vision s'est effacée : le sourire, spirituellement sceptique et aimablement désabusé, a reparu...

### BUSS & Co pour vos CADEAUX

— 66, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES, 66 —

### Une ordonnance

Il y a de vieilles filles qui ne le sont que pour l'état civil ; celle-ci est ce que l'on pourrait appeler une vieille fille intégrale. Elle a fait dévier son besoin de maternité vers le petit garçon de son frère, qui l'adore. Mais les nerfs de la tante exigent souvent la visite d'un médecin, ami de la famille, et qui, goguenard, donne des ordonnances pour amuser sa prétendue malade.

Un jour, le neveu va chez le pharmacien d'en face... qui se trouve être, d'ailleurs, une accorte pharmacienne : — Madame ! Madame ! avez-vous un amant ?...

Un moment suffoquée, la jeune femme, qui a reconnu son petit voisin, l'attrape sévèrement :

— Comment ! toi... toi... mon petit... des farces de petit ketje mal élevé ?...

— C'est pas une farce, Madame : c'est pour ma tante que je veux un amant...

— Voyons, reprend la pharmacienne radoucie, tu as mal compris ce qu'on t'envoie chercher... Qu'a-t-elle, ta tante ?

— Non, non ; j'ai bien compris ce que le docteur a dit... La pharmacienne se fait pressante et apprend que la

petit, caché dans l'escalier, a assisté au départ du médecin :

— Alors, papa lui a dit, raconte-t-il : « Toujours les mêmes, hein, ces vieilles filles ? Qu'est-ce que tu vas lui ordonner de prendre, cette fois ... » Et le docteur a ri en disant : « J'ai bien envie de lui ordonner de prendre... un amant. »

**L'ODEOLA**, placé dans un piano de la  
**J. GUNTHER**, grande marque nationale  
constitue le meilleur  
des auto-pianos.

Salons d'exposition: 14, rue d'Arenberg. Tél. 122.51.

### Eloquence de la chère

D'un des orateurs qui — tous applaudis avec enthousiasme — prirent la parole au banquet du *Congrès et Concours international dramatique*, à Bruxelles, lundi :  
« La Fédération des Sociétés dramatiques n'a pas d'histoire, mais possède vingt mille membres... »  
L'orateur fut ovationné.

CHAMPAGNE

Ses bruts 1911-14-20

**GIESLER**

LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qualité.

A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Vleurgat, Brux. Tél. 475.66

### La réhabilitation du chef de gare

Une dépêche de Turin annonce que la Curie archiépiscopale de cette ville a commencé un très curieux procès. Il s'agit de la béatification de Paolo Pio Perazzo, mort en 1911, à l'âge de 65 ans, après avoir été employé du chemin de fer. Il travailla pendant quarante-trois ans dans plusieurs bureaux et termina sa carrière à Turin en qualité de chef de gare.

Voilà, certes, une nouvelle réconfortante. Tous les chefs de gare et tous les honnêtes maris qui souffrent du mal classique des chefs de gare, sauront que, désormais, grâce à la bienveillance des curies archiépiscopales d'Italie, les plus grandes destinées ne leur sont point fermées.

A l'avenir, les chefs de gare seront béatifiés. Que tous les époux malheureux se le disent !...

**HUPMOBILE** 6 cylindres 22 H. P.  
8 cylindres en ligne 28 HP.

sont les plus parfaites parce que construites

— AVEC LES MEILLEURS ACIERS —

AGENCE GÉNÉRALE, 97, AVENUE LOUISE, 97, BRUXELLES

### Le tiroir aux souvenirs

Voici une jolie histoire de guerre pour ceux qui comprennent l'anglais :

Deux Belges du fameux 15<sup>e</sup> d'artillerie (régiment d'Ypres) sont accostés par un général anglais, très aimable, mais plus de première jeunesse.

Pendant qu'ils causent : Boum ! Ratapoum ! Sifflements ! Reratapoum !

Le général anglais s'est instinctivement baissé... et l'en trouve fort humilié.

— You Belgians very brave ! dit-il, les larmes aux yeux. I am a damned coward, ajouta-t-il.

— Oh ! no, dit l'aîné des Belges, you very brave, but my friend over there is much absent minded and. I, am quith deaf.

Hélas ! le brave fut tué en 1918 par un obus perdu, très d'Oostduinkerke.

### Gordon s. v. p.

Le ciel d'Anvers est sans nuage.  
« Ils » sont partis, frais et dispos,  
Dans leur nacelle. A ce propos,  
Jetons l'encre, selon l'usage...

Autour du champ, toute une rame  
De flics était mise aux arrêts.  
Ces agents, en cordons bennés,  
Ne font pas mal, dans le programme.

J'entendis, parmi plus d'un groupe,  
Une juste réflexion :  
« C'est le jour de l'Ascension  
Qu'on devrait disputer la Coupe ! »

En interrogeant l'atmosphère,  
On disait : « Aurons-nous de l'eau ? »  
Qu'il pleuve ou que le temps soit beau,  
Les as, eux, ne vont pas... sans sphère !...

Avec art, chaque aéronaute,  
Doucement quitta le vallon.  
Il vous enlève le ballon  
Sans commettre la moindre faute !

L'intrépide as file sans crainte...  
Quand il a fait son gonflement,  
Tel un ingrat et lâche amant,  
Vite, il abandonne... l'enceinte !

Mais ne soyons pas grivois ! Peste,  
On parle ici d'aérostat ;  
Faudrait-il qu'on en profitât  
Pour laisser échapper du... lesté ?

Pour filer à travers l'Europe,  
Au hasard, il faut être fort...  
C'est pour arriver à bon port  
Qu'ils se sont mis sous enveloppe.

Les braves s'échappent des bouches,  
Mais, inquiet, l'on pense : « Las !  
Dans l'espace infini, là-bas,  
Ne vont-ils pas mourir... en « couches » ?... »

Bah ! Quelle que soit la durée  
Du trajet, malgré tout impair,  
L'existence des monte-en-l'air  
Contre le vol est assurée !...

Marcel Antoine.

**Th. PHILUPS** CARROSSERIE  
D'AUTOMOBILE  
DE LUXE :::

123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 338,07

### A l'ordre du jour

On nous communique cette émouvante circulaire émanant du Cercle Instrumental *Les Amis du Centre*, fanfare fondée en 1915 :

Messieurs et Chers Membres,

J'ai le plaisir et la grande satisfaction de pouvoir féliciter tous nos membres indistinctement pour la tenue, le maintien et la bonne marche de chacun à l'occasion de la sortie en musique de vendredi dernier.

Mes chers Membres auront sûrement à cœur d'observer une discipline bien consentie, afin de continuer dans la voie qu'ils ont tracée eux-mêmes.

Encore une fois, Membres, Clairons et Musiciens, merci pour le service bien exécuté.

Dimanche prochain 9 mai — Fête Champêtre. Service obligatoire pour tout le monde.

Réunion du Comité et des membres de service à 2 h. 30, chez Père Loris.

Réunion des clairons et musiciens à 2 h. 30 chez M. Koller, au Roi d'Espagne, chaussée de Waterloo.

Prière de porter l'insigne, Comité avec floches. Retour en ville et en musique.

Donc, Messieurs les Membres, tous au poste.

N. D. L. R. — Qu'on n'oublie pas les floches, nom d'une pipe !

**Chenard & Walcker**  
18, Place du Châtelain, Brux Iles  
TÉLÉPHONE: 498.75 et 76

**Facéties**

A chaque congrès de médecins, ce restaurateur reçoit du comité la petite note suivante : « Monsieur, quelle réduction, ferez-vous sur présentation de la carte de congressiste, aux médecins qui prendraient leurs repas chez vous ? ».

Facétieux, le restaurateur a, cette fois, répondu :

« La même réduction que celle que vous me ferez sur vos honoraires, si je consulte prochainement l'un des vôtres. »

Et le comité lui a contre-répondu : « Tout à votre disposition : 25 p. c. de réduction sur nos tarifs. »

Le restaurateur s'est aperçu, un peu tard alors, que le congrès annoncé était un congrès de syphilligraphes...

CHEZ VOTRE **SLYC SLYC SLYC**  
PARFUMEUR "Le meilleur Shampooing"  
**CHLORO-CAMPBRE** CHEZ VOTRE  
"Le meilleur tue-Mites" DROGUISTE

**Le meilleurs engrais**

Le problème des engrais est compliqué par la tradition et les scrupules. A preuve :

En bon vieux brave homme du Centre, Wallon simpliste, homme de confiance de son maître, s'exprimait ainsi :

« Aujourd'hui, comme il a plu — il ne pleut pas souvent en Belgique — di vas raller n'miette pu timpe. D'in profit'rai pou vûdi m'cabinet. Pasqu' mi, i n'mè faut ni'n d'engrais artificiel, ni les salopries des visins. Di n'mets su m'gardin què l'cabinet d'nos maison ! Ainsi, on sait c'qu'on mindge, hein, Mossieu ?... »

**Impéria**

8. 25 H.P.

Châssis à partir de ..... 23,000 francs  
Torpédo à partir de ..... 28,250 francs  
Conduite intérieure à partir de ..... 31,000 francs

Taxe, 520 francs; consommation, 8 litres aux 100 kil.  
Agent générale pour le Brabant :

ETABLISSEMENTS DE BUCK, 51, b. de Waterloo, Bruxelles

**Esprit américain et le prohibitionnisme**

Ci-dessous la traduction d'un extrait du *Latch Spring* journal américain, (traduction littérale) :

TO SMOKE OR NOT TO SMOKE

Un prohibitionniste se dit un jour : « Nous avons obtenu la prohibition de l'alcool : nous devons obtenir la prohibition du tabac ! »

Aussi, le lendemain matin, au premier homme qu'il rencontre, il dit :

— Vieil homme, vous fumez trop.

L'homme répondit :

— Bah ! Pas tellement.

— Pouvez-vous me dire combien de cigares vous fumez par jour ?

— A peu près dix.

— Et ça vous coûte ?

— Vingt cents pièce.

— Cela fait deux dollars par jour. Depuis combien de temps fumez-vous ?

— Trente ans.

— Deux dollars par jour pendant trente ans ! Euh ! ça fait une belle petite somme.

Et se tournant :

— Voyez-vous ce grand bâtiment, au coin ?

— Oui.

— C'est un bâtiment prestigieux.

— Oui.

— Eh bien ! si vous n'aviez jamais fumé, vous auriez pu aujourd'hui posséder ce bâtiment !

Le vieux fumeur dévisagea son questionneur et demanda :

— Fumez-vous ?

— Non, de ma vie, je n'ai touché au tabac.

— Ah ! Alors, vous possédez ce bâtiment ?

— Non.

— Non ? Moi bien...

CHAMPAGNE  
**BOLLINGER**

**Prohibitionnisme**

Père Pélosia fête son nonantième anniversaire de naissance. Depuis toujours, le matin et le soir, il boit une grande goutte de péket.

Il est l'objet de toutes les conversations et de graves discussions ; celle-ci, entre autres :

UN APOTRE DE LA GOUTTE. — La preuve que l'alcool conserve : voyez le père Pélosia !

UN PROHIBITIONNISTE. — Mais qui vous dit que si le père Pélosia n'avait pas bu chaque jour ses grandes gouttes, il n'aurait pas cent ans aujourd'hui ?...

**Sur le même air**

UN APOTRE DE LA GOUTTE. — Nos aïeux fumaient et buvaient plus que nous !

LE PROHIBITIONNISTE. — Aussi sont-ils tous morts...

PIANOS  
AUTO-PIANOS  
ACCORD - RÉPARATION



**Michel Matthys**  
16, Rue de Nassart, Téléphone 153.99 — Bruxelles

### Mais non, mais non !

« C'est un beau tapage. Les partisans des queues longues et ceux des queues courtes se regardent en chiens de faïence.

» — Oui, mon amour, tu es le plus beau tout de même, murmure une vieille dame.

» — En Belgique, on préfère les queues courtes, explique une demoiselle très excitée. »

Voilà ce qu'un Parisien, M. Jean Dorsenne, affirme à la première page du *Journal des Débats* du 16 mai.

Nous protestons.

Chez nous, on aime plutôt les queues longues, en tolérant parfois une petite différence compensée par d'autres avantages : attitude, beauté du poil, un joli museau rose. Et ce concours de chat dont rend compte M. Dorsenne l'aurait démontré s'il avait été jugé à Bruxelles, et non à Paris.

... Mais il serait bien intéressant de savoir ce que, au fond, en pensent les chats eux-mêmes !

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Borgval, 8, sa délicieuse Munich-Alsace et sa Silver-Pilsen.

### A l'école

Ceci est une vieille histoire qu'on se raconte dans l'enseignement :

Il y a cinquante ans, un instituteur issu de l'École normale de Virton est nommé à Bruxelles.

Il ignore évidemment le langage des Marolles.

Ayant un jour demandé à ses élèves de citer des noms d'animaux sauvages, un bambin se lève en criant :

— Le metekow !

L'instituteur, qui a compris : « le maître d'école », conduit le gosse chez le directeur, qui a dissipé le qui-proquo.

**UN AIR EMBAUMÉ**  
Dernière Création  
RIGAUD, 16, Rue de la Paix PARIS

### Les tartines de Jeanette

Jeanette, le vieux valet de ferme du censier Houdri-pont, s'assied, ce matin-là — comme tous les matins — à la même table que son maître, dans la cuisine. La décoction de chicorée fume dans deux tasses à fleurs et le fermier coupe le pain, qu'il beurrera ensuite — oh ! avec parcimonie...

Jeanette s'est levé sur une bonne jambe. Il a l'air si guilleret que le censier l'interroge :

— Qu'est-ce que vous avez à être content comme ça, Jeanette ?

Et Jeanette, tout en regardant le maître rattrapper le pain du bout de son couteau où colle un rien de beurre :

— J'ai fait un beau rêve, Maise.

— Quel rêve, Jeanette ?

— Eh bien ! Maise, j'ai rêvé que vous vous étiez cassé un bras et que c'était moi qui beurrerais les tartines...



**CUBES OXO**  
▲ BASE D'EXTRAIT DE VIANDE  
de la C<sup>ie</sup> LIEBIG

### Réponses d'élèves liégeois

Réponses d'élèves liégeois à l'école de Sainte-Walburge et certifiées authentiques :

D. Quel fut le grand conquérant romain ?

R. César.

D. Et quel fut celui des Francs ?

R. César Franck.

D. Quel fut le fondateur de la ville de Liège ?

R. Emile Digneffe.

### Annonces et enseignes lumineuses

Du temps de Raguenaux, les poètes venaient au secours du pâtissier désireux de vendre ses babas. Cette pratique continue ; nous ne la voyons pas beaucoup à Bruxelles, mais dans la banlieue de Paris, à Meudon, vous pouvez lire à la vitrine d'un pâtissier qui se nomme Lespagnol, le boniment suivant :

Avant de te risquer dans le bois de Meudon,  
De gâteaux, promeneur, fais ici provision.  
Vois ces jolis mokas, ces cornets à la crème,  
Offre-les pour goûter à la Manon qui t'aime.  
Emporte pour dessert un fin Saint-Honoré,  
Des gourmets du pays il est fort apprécié.  
Relique ces babas, ces tartes aux cerises,  
Goûte-les en passant, car elles sont exquises.  
Si l'orage survient ouvre ton parasol  
Et pour voir les éclairs entre chez Lespagnol.

???

Lu dans un café très bien fréquenté de Louvain, une affiche ainsi conçue :

Quens appartenant à des clients  
Défense de s'en servir

Il s'agit d'ailleurs des instruments bien connus qui servent au noble jeu de billard.



**LES LOTIONS**  
*Épidor · Douce France*  
*Amaryllis · Violette · Lilas etc.*

de  
**LUBIN**

*sont d'un parfum*  
*délicat et tenace.*

# ANSALDO

4 et 6 CYLINDRES 2 LITRES  
**IMBATTABLES EN COTONS**

Entretien gratuit pendant un an

65 - 71, rue d'Ostende, BRUXELLES. — Téléphone: 62.345

## Film parlementaire

Si j'avais, modeste serviteur de la Nation et de son Palais, la tentation — Dieu m'en préserve — de juger les événements politiques qui ont suivi le départ de M. Pouillet, je n'aurais, pour m'inspirer, qu'à considérer la mine renfrognée et grise de tous les personnages, grands et petits, qui hantent ces lieux.

C'est par ces visages d'enterrement ou d'échéance douteuse que l'on peut le mieux comprendre ce mot d'un député libéral, concluant avec une philosophie résignée : « La solution nous mécontente tous, mais elle satisfait le pays ! ».

« Tenez ! tenez ! » eût dit Beulemans. Alors, le pays et vous, ça n'est pas pareil ? N'approfondissons pas.

Constatons, toutefois, que, deux hommes échappent à cette ambiance d'humeur morose et rogne : MM. Brunet et Jaspar.

Tous deux rayonnent, arborent des physionomies épanouies et béates.

N'allez pas croire que c'est parce que la faveur royale les a sacrés, l'un après l'autre, les sauveurs de la Patrie en détresse !

Le président Brunet est heureux, tout simplement, de l'avoir échappé belle.

Quant à M. Jaspar, qui assiste ainsi au couronnement de sa brève carrière politique — elle ne date pas de huit ans — il sourit à la vie, à la vie chère, en espérant faire fléchir ses rigueurs.

Mais il est seul, dans son gouvernement, à avoir le sourire. Tous les autres, y compris M. de Broqueville lui-même, qui n'en revient pas d'être remonté à flot, et qui se demandait si « ça durera et combien de temps ça durera ».

???

Par exemple, s'il en est un qui ne se fait pas d'illusions sur l'étendue de son bonheur gouvernemental, c'est M. Francqui. Le vice-gouverneur de la Société Générale s'était imaginé que le parlement, c'était quelque chose comme une assemblée générale d'actionnaires, périodiquement réunis pour maugréer, bougonner et muller contre les administrateurs. Voilà qu'il apprend que ce petit jeu fonctionne en permanence — au moins trois fois par semaine — et que le banc des ministres est quelque chose comme une sellette aux arêtes pointues.

Ce n'est pas une monture pour un capitaine d'industrie. Il paraît qu'en pénétrant dans l'hémicycle, avec cet air timide et embarrassé qui est la coquetterie des grands audacieux, il se serait écrié : « On ne me verra pas soulever ici ! » et qu'il aurait ajouté : « En tous les cas, on ne m'y verra plus après la rentrée de novembre ! »

Faut-il en déduire que pour cette date, qui est celle de la rentrée parlementaire, le dictateur aux finances aura remis de l'ordre dans le ménage national ? Tais-toi, mon cœur, ce serait trop beau.

???

M. Baels, en acceptant le maroquin, n'a pas perdu son air mélancolique de beau ténébreux. Il a eu cependant, ce jeune homme dont, il y a huit jours, les neuf-dixièmes des Belges ignoraient le nom, une fortune politique qui devrait le réjouir.

Pourquoi M. Jaspar a-t-il songé à lui offrir le double portefeuille de l'Agriculture et des Travaux publics, à cet avocat, échevin depuis quelques années à Ostende ? Pour satisfaire les démocrates-chrétiens et les flamboyants ?

M. Baels n'est ni l'un ni l'autre. C'est un agglomérat que la politique étrangère française n'enchantait pas. De là à conclure qu'il est anti-français et, par conséquent, flamboyant, il n'y a qu'un pas.

Quant à ses sentiments démocratiques, on peut bien dire qu'il est démocrate comme le baron Tibbitt, le chevalier de Vrière et le baron de Kerckhove. Ses électeurs sont démocrates et il faut bien se faire au malheur des temps.

???

Par exemple, les vrais démocrates-chrétiens, les purs, ceux qui sont officiellement catalogués comme tels, sont furibonds.

Ils se disent roulés et ils n'ont pas tort.

Le départ de M. Pouillet les avait outrés, mais le fait que M. Jaspar a ignoré jusqu'ici leur groupe, les met hors d'eux-mêmes. Les défenseurs du gouvernement prétendent qu'il n'en est rien, mais que le premier ministre s'est cabré tout de suite quand on a prétendu lui imposer M. Van de Vyvere, qui s'était enfermé jusqu'à la garde, dans la défense de M. Janssen.

L'exclusive prononcée contre l'ancien ministre qui fit la reprise des marks s'est aggravée de ce que M. Jaspar a volontairement négligé de pressentir MM. Heyman, des ouvriers catholiques, et Van Dievoet, des Boerenbonden, dont tout le monde parlait, hormis celui qui était chargé de constituer le ministère.

Aussi, s'attendait-on à une violente offensive des démocrates-chrétiens contre ce gouvernement dont ils sont exclus. Mais M. Pouillet leur a donné des conseils de prudence.

— Laissez-les faire, a-t-il dit, nous aurons notre revanche ! Ils ont le ministère, mais nous avons, grâce aux socialistes, la majorité. Quand ils auront rétabli la situation financière, nous les ferons disparaître. Et, s'ils ne réussissent pas, quelles fanfares, mes amis ! »

Non, mais, croirait-on qu'il en a du machiavélisme, le doux et inoffensif vicomte Prosper ?

Mais ces conseils rusés n'arrivent pas à calmer tout le monde, et les extrémistes de la droite ont commencé, par l'entremise des frontistes, leurs cousins germains, un flirt en règle, avec les deux communistes, dont la virtuosité démagogique ne s'est pas jamais vue à pareille fête.

Et voilà pourquoi les ministres socialistes, qui devraient se réjouir d'être sortis indemnes de la bagarre, font, eux aussi, la fête.

Quand je vous le disais qu'il règne dans cette maison une atmosphère d'enterrement !

???

Quant à M. P.-E. Janson, il est mécanisé par ses meilleurs amis, qui ne peuvent plus le voir, dans les couloirs, sans lui chuchoter à l'oreille son apostrophe historique : « Allez-vous-en ! »

Plus féroce, un de ses collègues libéraux conclut : « C'est allez-vous-en ressemble fort au mot de M. Woeste, disant M. Woeste qui a dû s'en aller du ministère, et il n'y est plus jamais revenu ! »

L'Huissier de Salle.

## LAROUCHE (Lux)

## Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire : M. COURTOIS - TACHENY



JEUDI 20 MAI. — Décidément ce sera Jaspar qui nous gouvernera. Mais Jaspar gouvernera-t-il ou bien sera-ce le Conseil général du Parti ouvrier qui nous gouvernera par la personne interposée de Jaspar ? Nous ne sommes pas plus antisocialistes que cela. Nous avons dit — combien de fois ? — que le socialisme avait à sa disposition les intelligences, sinon les plus vives, au moins les plus actives du pays. Mais quoi ! il s'agit, pour le moment, de finances, de sauver le franc et, pour le faire, il n'y a rien de tel que de rapatrier les capitaux belges qui ne veulent plus rien savoir, s'obstinent à être loin de la Belgique et qui, n'obéissant pas à la menace, pour rentrer, ne se fieront même pas aux promesses. Il leur faudra de belles et bonnes garanties. Dans ces conditions, on peut espérer que le socialisme mettra des amortisseurs à sa mâchoire. Jaspar, nous dit-on, n'est pas homme à se laisser faire. Eh ! nous avons vu d'autres héros que ce Jaspar qui se sont laissés rouler comme une boulette. Mais enfin, faisons-lui crédit ; il n'y a pas moyen de faire autrement. Et puis, oui, faisons crédit : ça nous donne l'illusion que nous sommes riches, nous à qui plus personne ne veut faire crédit.

VENDREDI 21 MAI. — Il s'est passé ce vendredi un phénomène extraordinaire dans la Belgique et, probablement, dans l'occident européen, un phénomène dont l'importance écrase les combinaisons ministérielles, les inquiétudes et, même, a fait oublier les variations du franc. Il a fait beau ! oui, il a fait beau ! Le croiriez-vous ? L'auriez-vous pu croire ? Et demain, quand vous vous tâterez sous l'averse, pourrez-vous bien vous mettre dans l'idée qu'il avait fait beau la veille ? Cette pluie, ce froid du mois d'été, on avait fini par s'y résigner comme à une fatalité. Nous étions installés dans le mauvais temps comme, jadis, on était installé dans la guerre et comme les gouvernements sont installés dans le déficit. Toutes nos prévisions courageusement pessimistes ont donc été déçues. On espérait à peine du beau temps pour le 15 septembre, et voilà que nous avons cela avant le 20 mai. Mystère ! Pouvons-nous donc espérer aussi qu'un beau jour, le franc belge remontera vers la gloire pour s'asseoir dans un fauteuil stable et tout doré, sinon tout en or ?

SAMEDI 22 MAI. — Cependant, malgré l'allégresse qui doit régner dans les âmes, à l'occasion de la venue au pouvoir de Jaspar, vous pouvez constater que tous les Belges sont renfrognés et s'abordent les uns les autres

avec des airs consternés, comme s'il y avait un malheur dans la maison. Il y a, en effet, un malheur : c'est que tous et chacun en particulier ont reçu ces jours-ci des feuilles de contributions. Qu'elles sont donc belles, ces feuilles de contributions, et que leurs chiffres, qui subissent des inflations d'année en année, font donc réfléchir les contribuables ! Et puis, il y a là-dedans des menaces, de chantage, l'annonce d'un intérêt usuraire en cas de retard et tout cela serait assez consternant si, en même temps, on n'y voyait la trouille et la frousse d'un gouvernement qui a vidé les caisses. Cette façon de sauter à la gorge des gens pour leur réclamer de l'argent n'est pas encore ce qui inspirera la confiance la plus éperdue à ceux qui auraient envie de faire confiance au gouvernement. Vous pouvez être bien tranquilles ; le citoyen qui vient d'être « étranglé » au coin d'un bureau par son receveur des contributions n'a pas du tout envie d'aller souscrire, en sortant de là, à des Bons du Trésor. Il a tort, évidemment ; il devrait comprendre que l'effort de tous et de chacun peut seul nous sortir du guépier. Mais, avec la terreur fiscale, on a imposé le régime de la mauvaise humeur et de la mauvaise volonté, et c'est peut-être cela qui est plus terrible que tout et qui nous sera le plus fatal.

DIMANCHE 23 MAI. — « Veni Creator Spiritus. » Admirez que ce nouveau ministère s'installe sous l'influence du Saint-Esprit. Puisse le Paraclet descendre en langues de feu sur ces apôtres en redingote ! Hélas ! le Saint-Esprit a fort à faire. C'est Mgr Duchesne qui remarquait jadis que Pie X avait été élu malgré le Saint-Esprit, qui avait désigné au conclave le cardinal Rampolla ; mais François-Joseph d'Autriche, cette brillante intelligence, avait pris parti contre le Saint-Esprit, repoussé Rampolla et installé Pie X, Pie X qui, — c'est toujours Mgr Duchesne qui parle — gouverna la barque de saint Pierre avec une gaffe. Nous nous demandons avec inquiétude si le Saint-Esprit n'avait pas eu d'abord l'intention de désigner M. Brunet pour gouverner la Belgique et si Jaspar n'est pas nommé malgré le Saint-Esprit. Tout cela est inquiétant. Cependant, en l'honneur du Saint-Esprit, on s'est promené, on a été aux champs, on a constaté le retour de la végétation et, malgré tout, on a échappé aux obsessions du moment.

LUNDI 24 MAI. — Le Roi écrit une belle lettre à son Premier Ministre. Nous avons été tous admis à lire par dessus l'épaule du premier ministre. Beaucoup de gens ont dit : « Enfin ! », en apprenant que le Roi avait parlé. C'est que — le dirons-nous ? — le Roi est, pour beaucoup, l'espoir suprême et la suprême pensée. Son silence, à d'aucuns, parut incompréhensible. Qu'il n'agit pas, ce Roi qui avait un prestige incomparable dans le monde entier, on s'en étonnait, on s'en inquiétait ; disons-le, on s'en scandalisait. Evidemment, en relisant le texte de la Constitution, en étudiant les précédents, en se souvenant du serment royal imposé au Roi, on s'explique ce silence, cette inaction relative, *Salus populi suprema lex*. Le destin impose aux hommes supérieurs des gestes et des pratiques qui sont peut-être incompatibles avec les conventions conclues parmi les hommes. Un Roi des Belges, tellement identifié avec la Belgique, laisserait-il disparaître la Belgique parce que la Constitution lui ordonne de se taire et de ne pas bouger ? Donc, le Roi a écrit une lettre. On a lu cette lettre. Le ton en est mesuré, tellement mesuré, qu'on se dit : « Ce n'est que ça ? » On a tort, il vaut peut-être mieux lire en regardant le fond. Mais enfin, même si ce n'est que ça, une parole d'un Roi, l'esquisse d'un geste, c'est peut-être cela qui donne à cette missive toute sa valeur.



**MARDI 25 MAI.** — Le franc remonte (si on peut dire), le franc français et le franc belge. C'est-à-dire ces agioteurs vont à petits pas, tantôt l'un passe l'autre et vice-versa. Peut-on dire qu'ils sont convalescents? Mais ils sont loin de s'attendre. Au vrai, on voit que leurs sorts sont liés. Et pourtant nous avons entendu un ministre claironnant, debout sur ses ergots. Il disait qu'il avait définitivement détaché le franc belge du franc français. Tout ça pour aboutir à ce que vous savez.

Aujourd'hui, c'est le franc français qui relève le franc belge. Mais il y a peu de temps on nous racontait que le belge, pour se sauver, enfouissait le français. Heureusement que celui-ci n'est pas rancunier.

**MERCREDI 26 MAI.** — M. Jaspas a parlé dimanche à La Louvière, lundi à Louvain, hier et aujourd'hui à la Chambre. Il a parlé, parlé et parlera : grand discours après grand discours. Que de mots! que de mots! Étends-toi sur ce pays, ombre du Taciturne.

Nous sommes, en démocratie, au régime de l'inflation des mots. Chacun se figure avoir agi quand il a parlé.

On rêve d'un homme d'Etat muet, sinon sourd. Colbert n'était que bête, ce ne serait plus assez pour nous inspirer confiance. Car les parlements (dans parlement, il y a « parle », il y a « ment ») ne savent pas assez comme ils ont dévalorisé les phrases et les affirmations.

« Sois charmante et tais-toi... » ordonne le poète à la femme... Il n'est même pas nécessaire, Monsieur le Ministre, que vous soyez charmant. Mais nous attendons.

Or, jusqu'ici, Francqui n'a rien dit... C'est un espoir.

## Petite correspondance

**Moscré.** — Le pli est pris, hélas! Les journaux politiques belges ne polémiquent plus que l'écume à la bouche et chacun croirait se désavouer s'il baissait le ton; il en sera après la Lettre comme avant la lettre.

**Jeune lecteur.** — L'amour tarifé vous révolte et vous nous le dénoncez, dans une prose indignée, comme un fléau d'après guerre: il y a cependant bien longtemps qu'une chanson célèbre a proclamé que l'Amour est enfant de Barème...

**Emilienne.** — Oui, mais les dents d'une horloge, on dirait des souris qui grignotent du temps.

**Remember.** — La Pologne, c'est pas la Sologne: demandez plutôt à Marcel Lefèvre.

**Curieuse.** — Ce triple comte vient d'être nommé ministre d'Etat et non pas ministre d'Etat, comme une coquille typographique l'a fait dire au *Moniteur*.

## Un beau discours

Paroles immortelles d'un Bourgmestre du pays d'Aix

En nous transmettant le texte authentique de ce discours, un correspondant nous dit que son bourgmestre date de Flaubert — que non pas: ce bourgmestre n'est pas immortel. Son laïus est vraiment le laïus-type; on le publie en partie pour l'usage des bourgmestres à venir. Nous conseillons aux amateurs de société de le déclamer dans les soirées de fêtes. Ça portera, ou nous n'y connaissons rien.

« Messieurs,

« Qu'il me soit permis d'abord (avant de vous entretenir de l'objet de cette réunion d'aujourd'hui, et ce sentiment, j'en suis sûr, sera partagé par vous tous), qu'il me soit permis, dis-je, de rendre justice à l'administration supérieure, au gouvernement, au monarque, Messieurs, à notre souverain, à ce roi bien-aimé, à qui aucune branche de la prospérité publique ou particulière n'est indifférente, et qui dirige à la fois d'une main si ferme et si sage le char de l'Etat parmi les périls incessants d'une mer orageuse, sachant d'ailleurs faire respecter la paix comme la guerre, l'industrie, le commerce, l'agriculture et les beaux-arts. »

Le temps n'est plus, Messieurs, où la discorde civile ensanglantait nos places publiques, où le propriétaire, le négociant, l'ouvrier lui-même, en s'endormant le soir d'un sommeil paisible, tremblaient de se voir réveiller tout à coup au bruit des tocsins incendiaires, où les maximes les plus subversives sapaient audacieusement les bases... »

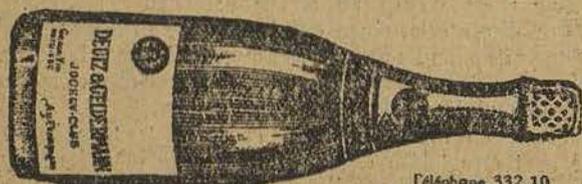
Mais, Messieurs, si, écartant de mon souvenir ces sombres tableaux, je reporte mes yeux sur la situation actuelle de notre belle patrie, qu'y vois-je? Partout fleurissent le commerce et les arts; partout, les voies nouvelles de communication, comme autant d'artères nouvelles dans le corps de l'Etat, y établissent des rapports nouveaux; nos grands centres manufacturiers ont repris leur activité; la religion plus affermie, sourit à tous les cœurs, nos ports sont pleins, la confiance renaît et enfin la Belgique respire!...

Et qui s'en étonne, Messieurs? Celui-là seul qui serait assez aveugle, assez plongé (je ne crains pas de le dire), assez plongé dans les préjugés d'un autre âge pour méconnaître encore l'esprit des populations agricoles. Où trouver, en effet, plus de patriotisme que dans les campagnes, plus de dévouement à la cause publique, plus d'intelligence, en un mot? Et je n'entends pas, Messieurs, cette intelligence superficielle, vain ornement des esprits oisifs, mais plus de cette intelligence profonde et modérée, qui s'applique par-dessus toute chose à poursuivre des buts utiles, contribuant ainsi au bien de chacun, à l'amélioration commune et au soutien des Etats, fruit du respect des lois et de la pratique des devoirs...

Qui n'a souvent réfléchi à toute l'importance que l'on retire de ce modeste animal, ornement de la basse-cour, qui fournit à la fois les oreillers moelleux pour nos couches, sa chair succulente pour nos tables, et des œufs? Mais je n'en finirais pas s'il fallait énumérer les uns après les autres les différents produits que la terre bien cultivée, telle qu'une mère généreuse prodigue à ses enfants.

Continuez! Persévérez! N'écoutez ni les suggestions de la routine, ni les conseils trop hâtifs d'un empirisme téméraire! Appliquez-vous surtout à l'amélioration du sol, aux bons engrais, au développement des races chevalines, bovines, ovines et porcines! Que ces comités soient pour vous comme des arènes pacifiques où le vainqueur, en sortant, tendra au vaincu ou fraternisera avec lui, dans l'espoir d'un succès meilleur! Et vous, vénérables serviteurs, humbles domestiques, dont aucun gouvernement, jusqu'à ce jour, n'avait pris en considération les pénibles labeurs, venez recevoir la récompense de vos vertus silencieuses, et soyez convaincus que l'Etat, désormais, à les yeux fixés sur vous, qu'il vous encourage, qu'il vous protège, qu'il fera droit à vos justes réclamations et allégera, autant qu'il est en lui, le fardeau de vos pénibles sacrifices!

**CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN**  
LALLIER & Co successeurs Ap. MARNE  
GOLD LACK — JOCKEY CLUB



Téléphone 332.10

Agents généraux Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleurgat.

# LE MONSTRE PHILOLOGIQUE

On se le repasse. — Quel en est le père ?  
M. Albert Devèze ou un brave homme  
de secrétaire d'association ?

Nous avons reçu les documents suivants. D'abord, copie d'un article de l'Express de Liège, qui malmène le père d'un monstre philologique. Remarquons ici comme il y a maintenant, de pari et d'autre, un désir de coopérer à l'épure du français. Le modeste Pion attaché à la rédaction de Pourquoi Pas ? ne peut que se déclarer satisfait et il ne peut que décerner sa sympathie admirative à des journaux tels, par exemple, que l'Express, qui combattent pour le français. Voici donc ce qu'écrivait l'Express à la date du 26 avril 1926 :

## LE FRANÇAIS TEL QU'ON L'ECRIT

Actuellement, l'on enseigne tant de choses aux enfants qu'on n'a plus le temps de leur faire connaître leur propre langue maternelle, et l'on peut découvrir, dans les livres et les journaux, les néologismes les plus inutiles et les plus inattendus.

Certes, il ne faut pas être misonéiste au point de rejeter, parce que neuf, un mot créé qui se justifie, mais on doit condamner avec énergie un vocable qui vient se substituer à un mot déjà existant et exprimant l'idée plus proprement et plus correctement, comme, par exemple, « solutionner », qui n'est ni français, ni même de formation logique et qui tend, chez les ignorants, à prendre la place de « résoudre ».

Il vient de nous arriver, à travers la figure, un de ces monstres philologiques. Un brave homme de secrétaire d'association nous envoie un communiqué où il avait à employer l'expression « à titre d'exemple » ou « à titre exemplaire ». Ignore-t-il l'existence et la signification de ce dernier qualificatif, a-t-il voulu faire de l'élégance ? Nous ne le saurions dire, mais le fait est que ce singulier écrivain a créé ce vocable étonnant : « à titre exemplatif ».

Domage que ce novateur ne nous ait pas envoyé sa photographie, que nous aurions pu afficher entre le portrait du peintre Mambour et celui d'un chef d'orchestre nègre.

???

A la suite de quoi, le brave homme de secrétaire d'association qui s'était trouvé piqué, comme il sied, s'aperçut qu'il n'était pas l'unique père du monstre susdit, ou que, s'il en était le père, on lui avait chipé son enfant, car il le retrouvait dans les bras de M. Albert Devèze lui-même. C'est pourquoi il écrivit à M. Albert Devèze la lettre que voici :

Bruxelles, le 20 mai 1926.

Monsieur Albert Devèze,  
avocat, 48, rue Defacqz, E/V.,  
Monsieur,

A propos de votre dernier article : « Tribune Libre », du « Soir », en date du 19 courant intitulé : « Responsabilités », et dans lequel vous faites usage de l'expression « à titre exemplatif », je me permets de vous envoyer sous ce pli copie d'un écho paru le 26 avril dernier dans le journal liégeois « L'Express ».

Vous y verrez que j'y suis bien malmené, mais il en résulte, en tous cas, que, d'après le journaliste, c'est moi qui ait créé ce « vocable étonnant » : « monstre philologique ».

Je serais donc en droit de vous traiter de plagiaire, mais je me sens tellement honoré de me montrer avec vous dans ce cas de philologie, que je m'en garderai volontiers.

Je vous envoie, sous ce pli, copie de la lettre que j'adresse au journal « L'Express », et vous y verrez qu'il

conviendrait peut-être que vous visitassiez la galerie de tableaux de ce journal lors d'un de vos prochains voyages à Liège.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

???

Et, finalement, le brave homme de secrétaire résigné à figurer dans la galerie de tableaux de l'Express, écrivit au directeur de ce journal la lettre suivante :

Bruxelles, le 20 mai 1926.

Monsieur le Directeur,

A cause d'un de vos « échos » paru dans la première édition du journal « L'Express » en date du 26 avril dernier, je suis victime d'un plagiat. (Ou plutôt grâce à cet écho, j'ai l'honneur de me croire plagié.)

Mais, tout d'abord, permettez-moi de me présenter : je suis « ce brave homme de secrétaire » qui vous adresse « à travers la figure » ce « monstre philologique » que, « singulier écrivain », j'avais « créé » : « A titre exemplatif ».

Donc, car il me paraît vain de mettre en doute votre compétence en la matière, j'ai, par « ignorance » ou par « élégance », peu importe, du reste, « créé ce vocable étonnant ».

Or, je viens d'être plagié, Monsieur. C'est un scandale, car après la publicité que vous avez donnée à ma « création », l'auteur ne peut évidemment arguer de sa bonne foi : il savait que j'étais l'auteur de ce néologisme monstrueux, et il ne me cite pas. Je me réserve naturellement de revendiquer tous mes droits d'auteur, et je me permettrai, à cette occasion, de solliciter votre précieux témoignage.

Je vous envoie, sous ce pli, l'article incriminé. C'est sous la rubrique : « Tribune Libre », un article intitulé : « Responsabilités », dans le journal « Le Soir », daté du mercredi 19 courant, et l'auteur en est M. Albert Devèze, ancien ministre libéral de la Défense nationale.

Vous me direz, peut-être, que, dans ce cas, c'est plutôt un honneur pour moi : je pense que ma dignité me permet d'en convenir, mais le fait du plagiat reste cependant acquis.

Je ne vois cependant pas d'inconvénient à ce que, à défaut de mon insignifiante physionomie, vous affichiez la photographie du sympathique député libéral, M. Albert Devèze (et votre service de documentation en possède certainement des exemplaires), « entre le portrait du peintre Mambour et celui du chef d'orchestre nègre », vos amis fidèles.

Je me fais un devoir de signaler cet incident à M. Albert Devèze, en l'invitant, en votre nom (et je suis certain d'être en cela votre interprète), à venir visiter, lors d'une de ses visites à Liège, votre galerie de tableaux, ce qui sera certainement de nature à l'intéresser vivement.

Croyez, Monsieur le Directeur, à l'expression de mes sentiments de vive reconnaissance pour l'honneur qu'involontairement vous m'avez fait.

Un brave homme de secrétaire d'association.

???

Son inventeur, trop modeste en vérité, demande qu'au lieu de son portrait, que nous désirons exposer à l'admiration des philologues, nous livrions à la dévotion publique celui d'un législateur, M. Devèze, qui a utilisé le même vocable dans un article publié par le Soir.

Que dire à cela, sinon que le mérite de l'invention n'en reste pas moins au premier, et que ce n'est pas la dernière fois qu'un Bruxellois de marque fait d'audacieux emprunts au vocabulaire de la famille Beulemans.

Quant au mot exemplatif, cause de tout ce bruit, il ne peut être toléré que sur la ligne de l'Ourthe, assure un de nos amis, lorsqu'il faut faire « un exemple à Tiffe ».

L'Express a d'ailleurs conclu d'une façon à satisfaire peut-être les intéressés.

## Ce qu'ils racontent et comment ils chantent

Dans les *Marges*, M. Louis Wingler raconte des souvenirs sur Jules Renard, souvenirs du lycée, propos et gestes de potache, on tire au filane et on va voir, à l'occasion, les filles. Est-ce encore comme ça aujourd'hui ?

Nous ne rentrions jamais à la « boîte » Massin pour la récréation de quatre à cinq heures. On nous autorisait à passer ce laps de temps à la bibliothèque du lycée, qui était assez bien fournie. En été, nous en profitions pour aller vagabonder aux alentours. Quand nous étions riches, nous prenions place à la terrasse de la Taverne Gruber, place de la Bastille. Pour la modique somme de trente centimes, on s'offrait un café et on lisait les journaux. Vers cinq heures, on reprenait le chemin de la rue des Minimes.

Pendant ces deux années scolaires, Jules Renard et moi avons passé ensemble la plupart des dimanches. Ce jour-là, nous jouissions d'une liberté absolue. Nous avions bien un « correspondant » chez lequel nous étions censés nous rendre en sortant de l'institution et qui devait signer le bulletin, l'« exeat », qu'on remettait à chacun de nous. Mais, sauf de rares exceptions, personne n'allait chez son correspondant et chaque élève signait lui-même son « exeat ». Il ne faut d'ailleurs pas oublier que la plupart d'entre nous avaient de dix-huit à vingt ans. Nous n'abusions cependant pas de notre liberté. Bien souvent, le dimanche matin, nous passions notre temps au Louvre ou dans un autre musée. Après déjeuner, on allait au Théâtre Français, où nous vîmes ainsi jouer presque tout le répertoire classique. A cette époque, il y avait encore des acteurs capables d'interpréter convenablement du Corneille ou du Racine. La musique nous attirait également. On pouvait nous voir de temps en temps aux Concerts Padeloup, ainsi qu'à l'Opéra-Comique, où le parterre était si sombre qu'on se serait cru dans une cave.

Avant de rentrer à notre institution, à dix heures du soir, nous allions faire un tour au Quartier Latin. C'était l'époque où les « brasseries de femmes » étaient à leur apogée. Le dimanche, ces établissements étaient envahis par les potaches, mais comme nous ne portions pas l'uniforme, nous nous faisions passer pour des étudiants. La précipitation de notre départ ne laissait aucune illusion sur notre compte aux personnes du beau sexe à qui nous nous efforcions de plaire.

???

Le R. P. de Harveng traite, dans la *Revue belge*, de la question embrouillée du septante ou du soixante-dix :

Résumons : Quatre-vingts est un reste de numération vicésimale, manière de compter par vingtaines. En 1762, l'Académie approuvait encore six-vingts, sept-vingts, huit-vingts, etc.

Supprimer quatre-vingts et le remplacer par octante, me paraît impossible. Il est vrai que cent-vingt a remplacé six-vingts à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et que Ch. Maurras n'hésite pas à écrire : « Les soixante ou octante radicaux de Lautier... » (« Action française », 21 juin 1923.)

Si l'on maintient quatre-vingts, logiquement, il faut dire : quatre-vingt-dix, puisque quatre-vingts est une manière de compter par vingtaines, que ce système nous vienne des Gaulois, ou des Danois, ou... des vingt doigts de l'homme. Maurras, qui écrit octante, écrit aussi nonante. (« Action française », 7 avril 1921.)

Quant à septante, il semble que Paris n'en veuille pas, Paris « qu'il faut bien prendre pour arbitre ». — André Thérive, « Nouvelles littéraires », 3 avril 1926. — Paris « dont l'influence est si forte », nous dit Emile Faguet.

Par ailleurs, soixante-dix est incommode au cours de mathématiques. Ditez aux élèves soixante-seize, ils écriront d'abord le chiffre 6...

Ne pourrait-on pas mettre d'accord Paris et les cours de mathématiques ? Septante, septante-deux en classe; soixante-dix, soixante-douze dans les salons. Déjà Antoine Oudin, dans sa « Grammaire française » de 1633, p. 92, disait : « Septante, septante et un ne sont plus usités qu'en termes de mathématiques. »

On aurait ainsi un langage ésotérique et un langage exotérique. Pourquoi pas ? C'est un rêve que semble caresser beaucoup de nos contemporains : n'être pas compris par tout le monde.

Critique littéraire à la *Wallonie en fleurs*. Mme Emma Lambotte nous dit pourquoi et comment la critique littéraire la dégoûte. Elle donne de bonnes raisons :

Pour ma part, je trouve miraculeux qu'il y ait tant d'écrivains et qu'ils écrivent tant... alors que l'on ne trouve plus guère de lecteurs qu'en chemin de fer. Or, l'auto ne va-t-elle pas pousser bientôt ce grand frère à ses derniers retranchements ? Les trains ne serviront plus qu'aux marchandises et aux ballots...

Donc, soyons indulgents à ceux qui travaillent de la plume.

Cependant, tout critique doit être impartial et capoté, s'il tresse des guirlandes, d'entrelacer aussi des branches épineuses...

Et voilà pourquoi je suis un peu dégoûtée de faire de la critique littéraire... je suis toujours portée à dire trop de bien de chaque auteur.

J'exalte ses qualités au lieu de signaler ses défauts.

D'autre, heureusement, plus vigoureux et plus rigoureux (je pense à Pierre Fontaine) n'ont pas le même scrupule.

Pour les peintres, pourquoi je suis beaucoup plus sévère ?

Il me faut de si belles couleurs ! Dès qu'une toile recèle la moindre lie ou quelque parcelle de boue, elle n'existe plus pour moi.

Dans une exposition, les mauvais tableaux ne m'attendent jamais; je passe outre sans les voir.

Mais comment ne pas voir le livre qui vous est spécialement envoyé, orné d'une belle dédicace ?

Et puis, peut-on faire de la peine aux poètes, ces grands enfants ? Même et surtout à ceux qui ne font que des billets de caramels ?

Les littérateurs me disent en voyant ma peinture : « Pourquoi avez-vous abandonné, c'était là votre vraie voie ? »

Les peintres, par contre, « Ecrivez ! », de sorte que me voilà doublement condamnée à ne rien faire ou à faire les deux choses.

Mme Emma Lambotte en demeure perplexe entre son porte-plume et son pinceau. Laissons-la. Eloignons-nous sur la pointe des pieds...

## Au Kursaal d'Ostende

qui vient de s'ouvrir vous attendrez

Casals - Cortot - Thibaud

ET

LE ROI DAVID

DE HONEGGER

400 exécutants sous la direction de F. RASSE

La Jeritza - E. De Hidalgo

Germaine LUBIN & Ninon VALLIN

Ansseau - Pertile - Amato

L'orchestre américain de l'illustissime

Paul WHITEMAN

# EN FLANDRE

## Hier et aujourd'hui

*Un ami, qui a profité des dernières vacances pour faire, en automobile, une brève randonnée à travers les Flandres, nous envoie ses impressions de voyage, que nous dédions aux flamingants qui nous font l'honneur de nous lire :*

La petite ville sourit gentiment au bord de son canal. Le long du quai, à l'ombre des vieux tilleuls, il y a de petites maisons basses peintes en jaune, en blanc, en rose, avec des volets verts, de petits rideaux de mousseline aux fenêtres et des pots de fleurs. Un lourd chaland sommeille dans l'eau noire.

Quelques vieilles femmes causent lentement sur le pas de leur porte, et l'on n'entendrait que leurs prudentes paroles et le friselis des feuilles, si, au loin, le marteau du maréchal ne résonnait lourdement, par intervalles. Les rues trop larges, avec de vieux pavés inégaux, s'enchevêtrent curieusement autour de la place où se trouvent l'église de briques noircies, l'Hôtel du Cheval Blanc, local de la fanfare libérale, et l'Hôtel de la Concorde, local de l'harmonie catholique. Elle est déserte, ensoleillée, comme aride, mais derrière le chevet du vieux temple moussu, il y a une sorte de mail planté d'arbres, où les polissons de la ville comptent leurs mauvais coups, sous l'œil indifférent et paternel des vieillards de l'hospice, qui fument leur pipe, et rien n'est plus ombreux, plus paisible, plus riant que ce coin de ville.

Cité morte, cité déchue ? Non pas. Par les fenêtres entr'ouvertes, par les portes entrebaillées, on voit des intérieurs modestes, mais bien rangés. Dans les faubourgs, il y a, d'un côté, une brasserie qui fume et qui répand une bonne odeur de malt ; plus loin, sur un grand bâtiment neuf, on lit en lettres d'or un nom, puis : « Machines agricoles ». Ce n'est pas une ville pauvre, c'est une ville modeste, et qui se contente de sa modestie.

Ah ! la charmante ville ! Comme il doit faire bon y vivre ! Dans ce vieil hôtel, par exemple, dont la brique fut si gentiment sculptée d'ornements Louis XV, et dont nous avons entrevu le jardin désuet, tandis qu'une servante aux bras nus récurait à grands coups de reins le corridor dallé de noir et de blanc.

L'automobile nous a amenés ici, par hasard, pour déjeuner ; il faudra que, tout à l'heure, elle nous remmène, mais nous nous en irons à regret — tandis que le carillon sonnait les heures, nous nous sommes senti des âmes de béguines — et une des dames qui nous accompagnent veut emporter de ces jolis lieux un souvenir, une emplette. Elle a vu des mouchoirs à fleurs qui lui plaisent infiniment parce qu'ils sont de couleur vive, et d'un goût tellement ancien qu'ils sont du goût le plus nouveau. Nous sommes entrés dans cette boutique qu'on nous indiqua. En ouvrant la porte, nous avons fait sonner une clochette félée qui a semblé d'abord ne réveiller personne dans la maison endormie. Nous avons attendu cinq bonnes minutes dans le magasin, parmi les piles de drap et de toile qui sentent la poussière et la bonne marchandise. Puis, une vieille petite bonne femme est arrivée à pas menus ; elle nous a souri gentiment derrière ses lunettes.

— Parlez-vous le français ? lui demandons-nous.

— Pas très bien, nous dit-elle ; mais on peut toujours essayer.

Et elle se donne beaucoup de mal pour comprendre ce que nous voulons et pour nous expliquer ce qu'elle a chez elle. Elle nous ouvre des quantités de paquets, nous montre de la soie, du drap, des mouchoirs. Parmi les

étoffes dépliées, voici le beau drap noir qui sert aux mames qui, hélas ! se démodent. Nous regrettons leur lente disparition. Elle fait chorus : ah ! la jeunesse d'aujourd'hui !

— Moi, je la porte encore pour aller à l'église, dit la marchande. C'est celle de ma mère.

Elle va la chercher, la pose sur les épaules d'une de nos compagnes à qui cela sied à ravir. Mais celle-ci :

— Oh ! la belle boucle d'argent ! remarque-t-elle, en voyant la vieille agrafe ciselée, cousue au vêtement. Comme je voudrais en acheter une semblable !

— Celle-ci n'est pas à vendre, dit la marchande. Elle me vient de ma mère. Mais vous en trouverez sûrement chez ma fille, dont le mari est antiquaire, près de la gare.

Nous remercions la bonne femme, enchantés d'elle, de sa boutique et de sa ville. Puis nous voilà partis pour la boutique de l'antiquaire.

Devant la gare toute neuve, en gothique Helleputte, voilà le magasin. Il est aussi en gothique Helleputte, avec des griques toutes neuves, du chêne clair, un étalage rempli de cuivres reluisants. Nous entrons : l'antiquaire, tout vêtu de noir, arrive aussitôt, sous son bonnet de soie noire, avec sa face rasée, il a l'air d'un beudeau.

— On nous a dit que vous aviez de vieilles boucles d'argent, fait l'un de nous.

— Kan niet verstaan ! répond l'antiquaire d'un air rogue, et comme nous manions les bibelots qui sont étalés sur le comptoir, il les remet immédiatement à leur place, d'un air soupçonneux. Puis il appelle : « Elodie ! » Elodie arrive sans se presser. C'est évidemment la fille de la vieille marchande d'étoffes : elle lui ressemble. Mais autant le visage de la mère était accueillant et bienveillant, autant celui de la fille est revêche. Elle a dû travailler beaucoup pour faire entrer sa taille rebondie dans un corset à la mode ; elle éclate dans son corsage, et sa coiffure est un monument aussi compliqué que celle d'un chef batétela.

Elodie sait le français, — elle nous servira d'interprète — mais elle le sait mal, et elle le parle à contre-cœur, cela se voit. Pas un de nous qu'elle ne toise de haut en bas, d'un air de souverain mépris et le profond dégoût. Nous nous dépêchons d'acheter la boucle, la première venue, qu'on nous fait payer le triple de sa valeur et nous quittons la boutique au plus vite.

Et voilà l'impression détruite. Maintenant, la riante petite ville nous paraît morte, ennuyeuse, hostile. Ayant regagné l'auberge où nous attend la voiture, nous racontons l'incident au propriétaire de l'auto, qui est du pays, et qui mène la bande.

— Cela ne m'étonne pas, nous dit-il. Vous avez vu, là, les deux Flandres. Celle d'autre fois, qui était accueillante, aimable, pleine de bonhomie, qui ne reniait pas sa langue originale, mais qui consentait à parler le français, — car il savait le français, votre antiquaire, mais il ne voulait pas le parler — et celle que sont en train de nous façonner les vicaires flamingants : revêche, hostile, non pas dévote, mais bigote, et plus sottement xénophobe qu'on ne peut l'être en Chine.

### APPAREILS PHOTOS

Occasions de marque ICA, GOERZ, KODAK, etc.

Liste par retour — Vente avec garantie



J. J. BENNE

25, PASSAGE DU NORD

Tel. 273 68



**Les choristes gantois**

A la suite d'un entrefilet paru dans le *Pourquoi Pas ?* à propos du théâtre de la ville de Gand, nous reçûmes une correspondance assez pittoresque. Voici, en effet, une lettre qui nous montre les choristes gantois sous un jour particulièrement pathétique :

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Oui, il y a, à Gand, de très vieux abonnés au théâtre que vous qualifiez de « provincial », de plus anciens abonnés même que les plus anciens figurants. Oui, les uns et les autres ont bien « pro-o-fité de leur jeunesse », et c'est avec un petit sentiment d'attendrissement que, à l'ouverture de chaque saison théâtrale, les vieux abonnés et les vieux figurants se reconnaissent dans la salle et sur la scène.

La doyenne, parmi les abonnés, la plus sympathique et la plus aimée de nos aristocratiques concitoyennes, Mme de K..., occupe au théâtre provincial la même loge depuis cinquante-trois saisons. Pour fêter le cinquantenaire de cette fidèle amitié, la direction, les abonnés, les figurants, le personnel, s'unirent un beau soir pour fêter l'illustre et très populaire amie des beaux-arts. Et figurez-vous, mon cher « Pourquoi Pas ? », que les figurants du théâtre gantois, que vous attaquez pour leur fidélité à remplir leur rôle, sont aussi fidèles à leurs affections qu'à toucher leurs cachets, car lors de ce bel anniversaire, plusieurs d'entre eux, ayant depuis bien longtemps déserté la scène de cette vie, n'oublèrent point la sympathique jubilaire qui, parmi les nombreux et précieux souvenirs offerts par ses admirateurs — et que l'on peut encore admirer dans son luxueux hôtel trouva quelques petits présents envoyés en droite ligne du Ciel (car les bons Gantois vont tous au Ciel, et les choristes y sont très appréciés dans les chœurs des anges, où il y a encore quelques places vacantes depuis la grève de Lucifer).

La très sympathique jubilaire abonnée a témoigné sa reconnaissance de la manifestation de manière tellement généreuse, et avec une telle munificence, que plus aucun membre du personnel figurants, ni artiste, ni choriste, ne veut abandonner la place, dans l'espoir de fêter un nouveau jubilé de soixante ans, cette fois, et avec des pourboires en francs or...

Tout ceci explique bien des choses.

**On propose un dictateur**

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Vous terminez votre article : « Le Maître de Demain », paru dans le n° 615 du « Pourquoi Pas ? » du 14 mai 1926 par ces mots : « En connaissez-vous un ? » Je vous réponds : oui, j'en connais un ! Il se nomme D..., ex-colonel du ...ième de ligne, pensionné comme général-major honoraire. Il habite X.... C'est l'homme qu'il faut pour le moment : il a une poigne de fer, est invendable et excellent organisateur. Donnez-lui pleins pouvoirs et je vous garantis qu'il ne lui faudra pas de longs mois pour remettre la boutique Belgique sur pied.

J'ai connu le colonel D... aux D. I. G. (Dépôt des Invalides de guerre). J'étais son adjoint. Quand il prit le commandement de cet organisme, c'était le chaos. Il y avait là quatre à cinq cents employés de toutes sortes, répartis dans soixante-cinq bureaux situés dans deux bâtiments. Tous ces employés grattaient du papier du matin au soir pour constituer, par invalide, cinq à six mêmes dossiers; c'était grotesque. D... est arrivé, et en moins de trois à quatre mois, tout ce bazar avait été réduit de 60 p. c., pour arriver à ne plus compter que quelques employés qui, à présent, ont complètement disparu avec le D. I. G.

Du temps des soixante-cinq bureaux, les invalides devaient se présenter ou lancer plusieurs réclamations par trimestre pour être payés. Avec D..., les invalides étaient régulièrement payés dans les cinq ou six premiers jours du trimestre; aussi, plus de réclamations, et les lettres qui nous arrivaient n'étaient que louanges, félicitations, remerciements de la part des invalides...

Mettez cet officier pensionné à la tête du gouvernement et vous m'en direz des nouvelles. Ne lui dites surtout pas que c'est moi qui l'ai recommandé, mais recommandez-le au pays. C'est l'homme qu'il lui faut. Allez le voir, ou convoquez-le, vous serez de mon avis.

Recevez, mon cher « Pourquoi Pas ? », etc...

Nous sommes assez disposés à organiser un concours dictatorialien. Nous retenons ce colonel.

**Réflexion judicieuse**

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Je vois, par les journaux du soir, la formation du ministère et de la nouvelle formule : quatre catholiques, quatre socialistes, un libéral et un extra-parlementaire.

A comparer avec le gouvernement démissionnaire, je constate seulement que le présent ministère fait un progrès Hymans, mais a perdu Laboula.

Bien cordialement.

W...

**Plaques émaillées !**

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.

Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la

**S. A. Émailleries de Koekelberg**

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —



La Gazette raconte ainsi une visite des Invalides de guerre à une usine des environs :

C'est fort tard dans la soirée que la caravane d'automobiles a regagné la capitale.

Nos mutilés conserveront longtemps le souvenir de leur visite à Buysinghen.

L'usage auquel sont destinés ces billets exige qu'ils soient faits d'un papier spécial très résistant. C'est que personne n'est fort soigneux, que bien des gens fourrent les billets au fond de leurs poches avec très peu de soin et de précaution, en se contentant de se débarrasser le plus tôt possible de ses billets neufs et de garder les nouveaux pour soi.

Il n'y a pas doute. Voilà une visite dont nos Invalides garderont le meilleur souvenir.

???

La Pédale d'Ixelles-Bruxelles expédie à ses camarades une circulaire, où on lit :

Nous insistons aussi, membres musiciens, sur la nécessité d'être présents, vendredi prochain, à la répétition, à l'issue de laquelle une manifestation vous est réservée de la part de la Section Dramatique du Cercle.

Le ciel de « La Pédale » est en ce moment rempli d'étoiles, et il nous apparaît d'une sérénité et d'une clarté faisant espérer de nombreux beaux jours.

Amitié, concorde et dévouement, et nous marcherons vers la gloire.

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 500.000 volumes en lecture. Abonnements : 25 fr. par an ou 5 fr. par mois. — Catalogue français va paraître. Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 113.22.

???

Du *Matin* de Paris (18 mai), de M. Ch. Nordmann, astronome, ce début d'une chronique astronomique :

Etoile qui descends sur la verte colline,  
Pâle étoile du soir, que viens-tu faire ici ?  
s'écriait un des poètes de cet inqualifiable dix-neuvième siècle qui a été si diversement qualifié.

Ah ! mais non, ce n'est pas ça ! Citons Musset :

Pâle étoile du soir messagère lointaine  
Doit le front sort brillant des voiles du couchant  
...que regardes-tu dans la plaine ?  
Etoile qui descends sur la verte colline,  
Triste larme d'argent du manteau de la nuit  
Etoile où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?

?

De l'Indépendance belge du 17 mai, cette construction bizarre :

Eole, dont on n'est pas très sûr de la filiation mythologique, était probablement un fils de Jupiter.

De La Nation Belge :

Un jubilé à l'école St-Boniface

L'école St-Boniface de la rue du Berger, à Ixelles, a célébré le jubilé de 25 années de direction de M. Constant de Becker, attaché à l'institution depuis sa fondation en 1789.

Après la messe et le « Te Deum », M. le chanoine Kips, curé de St-Boniface a retracé la longue carrière, faite de dévouement et de désintéressement, du jubilaire.

Ce fut, en effet, une belle carrière que celle de M. Constant de Becker. Jamais nous n'en connûmes d'aussi longues. Il est vrai qu'en ces temps d'inflation...

???

### INDISCRÉTION !

Ces bons Américains, ils sont enfin venus  
Et pourront dire qu'ils furent les bienvenus !  
Mais, oui, nos hôteliers se mirent tous en quête  
Du joli, du beau — du mieux — pour leur faire fête,  
Et réussirent, c'est certain,  
Puisque tout fut américain.

Lecteurs, vous avez vu dans nombreuses gazettes,  
Les menus détaillés de leurs moultes dinettes...  
Ils virent la Monnaie, Tervueren, et Waterloo,  
L'hôtel de ville, les cathédrales... Van Loo !...  
Malines, la grotte de Han, Liège, la Meuse,  
Anvers, le Grand-Brüssel, — tout — sans goûter la  
On oublie parfois ! Qu'importe, godferdec, l'gueuze,  
Leur a-t-on pas fourré Whisky et Meursault sec !  
Satisfaits, ils se sont montrés de la Belgique,  
« Very nice » (mais ça ne vaut pas l'Amérique !)

Amis, ce que *Pourquoi Pas ?* ne vous a pas dit,  
Bien que secret il y ait, moi je vous l'écris. L'quante.  
Pendant cinq demi-jours, pour ces trois cent cin-  
des autos il fallut. Combien? Cherchez!... Septante!...  
Sans heurts et sans accroc, grâce à sa sûreté,  
Ils furent transportés, voire transbahutés,  
Par l'idéale « Auburn » seule choisie.

???

Du *Journal* de Paris, 21 mai 1926 :

Les bijoux de Mme Jesiorzynski ont été retrouvés par un plongeur de la compagnie des wagons-lits, M. Aurélien Surgis, âgé de vingt-six ans, domicilié à Paris, 8, rue de Nice, dans les w.-c. de la gare.

Si les lieux d'aisance servent, à présent d'habitation, la crise des logements n'est-elle pas résolue ?...

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164, chaussée de l'Étoile

Téléph. 644,47

BRUXELLES

Une inattention de Pierre Mille dans sa dernière nouvelle : *Le Sang plus fort que l'Eau*, parue le 13 mai dernier dans *Candide* :

Il y dit :

Comme on lui demandait son nom, il répondait : « Moreau Emile » mettant le prénom avant le nom, à la manière des soldats et des gens du peuple.

# 46.250 francs

Si vous le voulez,  
vous pouvez gagner un prix  
magnifique en participant au

## **CONCOURS Caravellis.**

Tout fumeur peut y concourir.

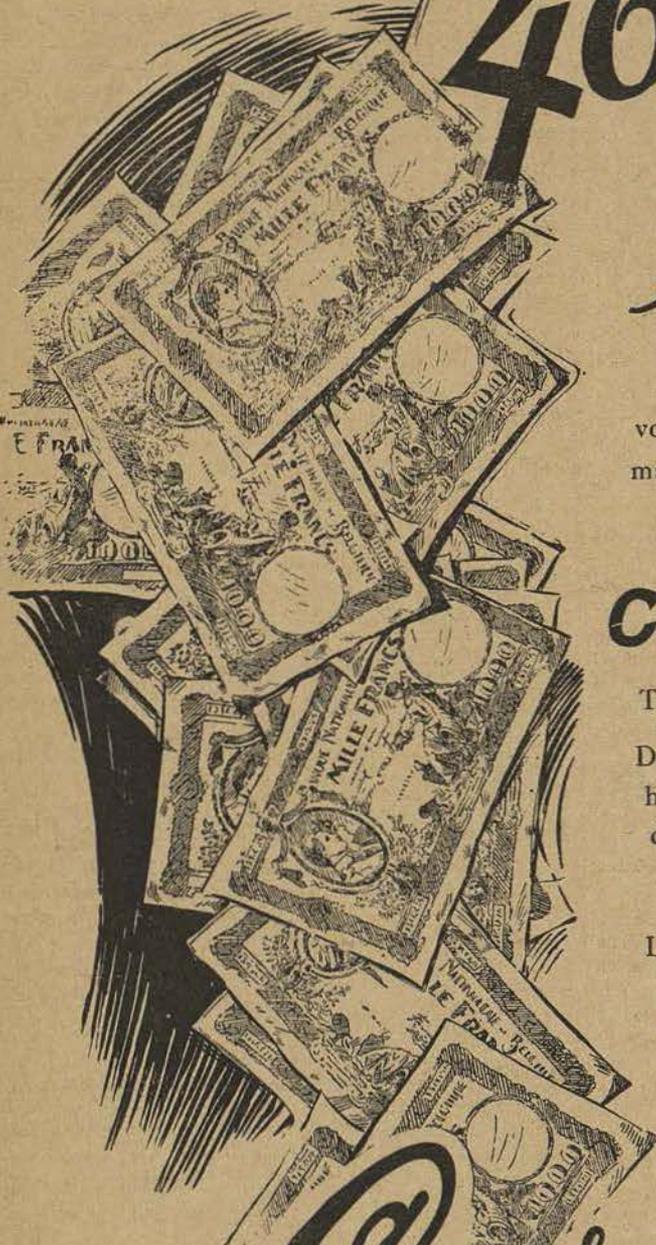
Demandez à votre fournisseur  
habituel le règlement gratuit  
du concours et fumez les

**CARAVELLIS.**

La qualité des cigarettes

**CARAVELLIS**

vous inspirera.



**Caravellis**

— Si vous rencontrez des difficultés à obtenir le règlement du concours, écrivez-nous, **55, rue de Laeken, Bruxelles.**

Nous vous donnerons par retour du courrier l'adresse d'un détaillant dans votre voisinage, qui vous le remettra gratuitement.

SPÉCIALISTES EN VÊTEMENTS

*pour la Pluie*

*la Ville*

*le Voyage*

*l'Automobile*

*les Sports*

*The  
Destroyers Raincoat  
C.D.H.*

GABARDINE BREVETÉE UNIVERSELLE

**Vêtements Cuir "Superchrome Breveté"**

pour l'Auto - la Moto

56-58, Chaussée d'Ixelles

24 à 30, Passage du Nord

Exportation : 229, Avenue Louise, 229

Anvers - Charleroi - Namur - Gand - Ostende - etc...